maze

MAI 2016 51



Rencontre avec

BAGARRE

« Un article nous a comparé à Eddy Mitchell »



J1 VEN 3 JUIN 20H — 08H

ADAM BEYER B2B IDA ENGBERG • COLLABS 3000 (CHRIS LIEBING & SPEEDY J) BIRTH OF FREQUENCY • DIXON • EINKA • HENRIK SCHWARZ live • MOLLY SOCIETY OF SILENCE live • TUSKEGEE (SETH TROXLER & THE MARTINEZ BROTHERS)

J2 SAM 4 JUIN 12H — 10H

ANTIGONE live • APOLLONIA • AQUAPLANO (DONATO DOZZY B2B NUEL) BEHZAD & AMAROU • BEN KLOCK • DEFEKT live • DEWALTA & SHANNON live DJ DEEP • DJ NOBU • DJ SNEAK • DJEBALI • DVS1 • EGYPTIAN LOVER live • HOLD YOUTH HUERCO S • LAZARE HOCHE • LEO POL live • LOCO DICE • MAGDA • MARCEL DETTMANN MARGARET DYGAS • MOTOR CITY DRUM ENSEMBLE • NSDOS live • ROBERT HOOD (Hip Hop set) RON MORELLI B2B LOWJACK • PENDER STREET STEPPERS • POINT G live POLAR INERTIA live • RAG DABONS (GABI D.KO B2B SANDRO) • S3A RPR SOUNDSYSTEM (RARESH, PETRE INSPIRESCU, RHADOO) • SCUBA • SHLØMO SOULPHICTION live • tINI • TREATMENT (ONUR OZER B2B BINH) • THE BLACK MADONNA VAROSLAV • VENETIAN SNARES live • VRIL live

J3 DIM 5 JUIN 12H — 00H

ANETHA • ACTRESS live • BEN VEDREN live • BLAWAN • CABANNE B2B LOWRIS FRANCOIS X • HESSLE AUDIO (BEN UFO, PEARSON SOUND, PANGAEA) LEN FAKI • MARCELUS • MARCO SHUTTLE • NICOLAS LUTZ • NINA KRAVIZ RICARDO VILLALOBOS B2B ZIP • RICHIE HAWTIN • RØDHÅD • SIDNEY B2B SULEIMAN UVB • KERN SPACE ADVENTURES live

---

LE FESTIVAL DES **MUSIQUES ÉLECTRONIQUES** DU **GRAND PARIS**

HÉBERGEMENT SUR LE FESTIVAL • PRÉVENTES & CAMPING DISPONIBLES SUR WEATHERFESTIVAL.FR

ÉDITO

Notre époque a-t-elle besoin de violence ? Ou plutôt, a-t-elle besoin de plus de violence qu'il n'y en a déjà ? Assurément, non. On pourrait évoquer le sort des dizaines de milliers de réfugiés qui affluent, encore, jour après jour, désœuvrés, sur nos côtes, désormais rejetés en Turquie ou ailleurs. Peut-être, aussi, irons-nous disserter sur la violence des projets de loi, des passages en force, du déni de démocratie qui autorise un gouvernement à recourir à des méthodes du siècle précédent.

Face à tout cela, quelque chose se prépare. Un réveil, un sursaut inouï, une prise de conscience : nous avons tous la chance de pouvoir défendre nos opinions. C'est ce que nous nous efforçons de faire, dans ces pages, depuis plusieurs années, c'est aussi ce que font ceux qui se réunissent, nuit après nuit, partout en France et dans le monde, pour discuter et lever les mains en l'air. C'est aussi ce que font ceux qui vivent, qui aiment, qui font ce qu'est la culture au quotidien.

L'horizon n'est pas sombre, et nous continuerons à vous parler des battements du cœur de notre société, à vous faire rencontrer celles et ceux qui façonnent ce que lisons, écoutons à chaque moment. La perspective est réjouissante, mais le combat est difficile, et ensemble, nous allons nous battre pour y arriver.

Notre époque n'a pas besoin de violence, elle a besoin de Bagarre.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 5 rue La Fayette, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Photo couverture : Thomas Cristiani et Adrien Toubiana.

CE MOIS

N°51

STYLE

ÉCRANS

ART

LITTÉRATURE

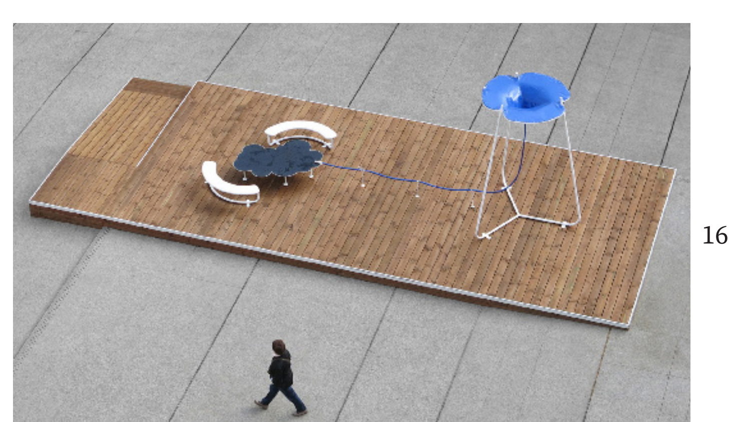
ACTUALITÉ

CINÉMA

MUSIQUE



6



16



36



42

Musique

ENTRETIEN AVEC BAGARRE "BRISER LA FRONTIÈRE ENTRE LA SCÈNE ET LE PUBLIC"

Propos recueillis par Adam Garner et Clémence Thiard

Suite à l'engouement qu'a pu susciter la sortie de leur EP Musique de club, nous avons décidé de rencontrer le groupe parisien BAGARRE pour leur poser quelques questions. Nous nous sommes donc retrouvés autour d'une bière avec trois des membres du groupe, Master Clap, Emmaï Dee et Nathan (ingénieur son et régisseur), afin de tenter d'identifier les particularités de ce souffle nouveau au sein du paysage musical français.

Vous semblez constituer une branche particulière au sein de la mouvance actuelle de la musique française, est-ce que vous pouvez nous parler de vos influences, de votre relation aux codes actuels ?

Emmaï Dee : Je ne crois pas qu'on s'inscrive directement dans l'héritage d'un type de musique, on a des influences très variées notamment du fait que chacun des membres du groupe participe au travail d'écriture et apporte un peu de sa personne, on est tous arrivés avec des envies différentes. On dit souvent qu'on fait de la "musique de club" pour regrouper sous un genre qui n'existe pas vraiment l'ensemble de notre travail.

Master Clap : Plus concrètement, c'est des musiques que l'on écoute aujourd'hui en club qui nous ont influencé comme le dance hall, la trap, le bounce… des styles super récents. On essaye de rester super curieux à ce sujet car c'est là qu'il se passe des choses nouvelles qui peuvent enrichir notre musique à nous.

E.D. : Puis finalement le point commun entre toutes ces musiques que l'on va chercher un peu partout dans le monde, c'est leur caractère populaire. Elles naissent souvent dans des quartiers précis, elles ont dans leurs paroles vocation à être très directe, notamment dans les adresses qu'elles ont, enfin cela rejoint l'idée du club…

Et comment est-ce que vous mettez en commun toutes ces influences et envies différentes ?

E.D. : On a créé une playlist sur laquelle chacun mettait des musiques qu'il écoutait en ce moment et après c'est à partir de cette base qu'on a travaillé.

M.C. : C'était avant tout un plaisir d'auditeur, de découvrir de choses nouvelles et de s'y projeter afin de voir comment on pouvait en faire notre musique. D'ailleurs, c'était marrant parce qu'à la sortie de notre EP, il y a un article qui nous a comparé à Eddy Mitchell et, même si c'était un peu ironique, je trouvais que la comparaison n'était pas bête dans le sens où à cette époque là il importait le Rock'n'roll, qui était encore très récent même au États-Unis, pour en faire la nouvelle pop française. C'est un peu ce qu'on essaye de faire en allant chercher des musiques un peu partout à l'étranger pour enrichir la pop française.

Est-ce que vous avez l'impression d'avoir développé une philosophie autour de BAGARRE, de votre musique, de qui vous êtes ?

E.D. : Totalement ! C'est ce qu'on cherche à faire depuis le début, on veut élargir notre façon de penser au-delà de notre musique et de nos concerts : on veut faire découvrir des émotions nouvelles, organiser des soirées, briser la frontière entre la scène et le public.

M.C. : C'est ce qu'on a fait récemment, on a proposé à des personnes de venir répéter avec nous pour chanter les refrains, au début on voulait faire monter ces personnes là sur scène pendant le concert mais c'était pas possible du point de vue logistique donc on est descendu dans la fosse pour chanter tous ensemble.

Sur les clips de votre EP, la personne qui est à l'image est la personne qui chante ? Est-ce que chacun d'entre vous écrit son propre texte ? Comment est-ce que vous composez ?

E.D. : Pour ce qui est des paroles, chacun part d'un texte qui lui est propre et après c'est un travail de mise en commun, on va demander l'avis de chacun et les textes tournent.



Thomas Cristiani et Adrien Toubiana

Musique

M.C. : Là encore, en termes de fonctionnement, c'est quelque chose d'importé puisque c'est surtout dans le hip-hop que l'on travaille de cette manière : on se considère un peu comme des "MC", celui qui écrit va chanter son propre texte. Après les instrumentales se font d'une autre manière.

E.D. : Jusque là c'est surtout la Bête, que l'on peut voir dans le clip de "Macadam", qui s'est occupé des instrumentales, pour la suite on aimerait que chacun fasse plus ou moins ses propres productions mais certains d'entre nous s'en sortent clairement mieux que d'autres.

M.C. : La forme influence beaucoup l'écriture, quand on se lance dans un genre comme la bounce par exemple (sous-genre du Dirty South, très populaire en Nouvelle-Orléans dans les années 1980), du fait que l'on doit faire passer des paroles françaises on est obligé d'inventer un genre hybride.

Nathan : C'est un peu l'un des gros défis de BAGARRE parce que la notion de flow en France n'existe que dans le rap alors qu'ailleurs elle se retrouve dans différents genres. En France, en dehors du rap, dans le rock ou la variété française par exemple, on parle pas tant de flow mais de voix, de mélodie mais BAGARRE essaye de briser cette idée là dans l'écriture. Dans des genres comme la bounce ou encore le foot-work (style de musique électronique venu de Chicago), on tend à traiter la voix comme un matériau musical au même titre que les notes d'instrument.

E.D. : D'ailleurs, on se retrouve tous les jours pour s'entraîner au chant dans différents genres et essayer de choper de nouveaux tricks. Par exemple, en ce moment on s'entraîne sur une musique de Kendrick Lamar (Backseat Freestyle). Pour "Musique de club" on avait fait pareil, ça va des rim dim jamaïcains pour "Ris pas" à du Polnareff pour "Macadam". On explore des sillons qui ne sont pas les nôtres.

Qu'est-ce qui viendra après *Musique de club* ? Vous pouvez nous parlez de vos projets pour la suite ?

E.D. : Alors, on est en train de travailler sur de nouvelles musiques et on pense au premier album mais rien n'est fixé pour le moment. Pour le reste, c'est principalement des concerts et des festivals qui sont à venir.

M.C. : Il faut venir en concert pour entendre les musiques de l'EP différemment, elles ont été retravaillées pour la scène. On joue même certaines musiques qui n'ont jamais été mises en ligne.

N. : On passé presque autant de temps à adapter nos musiques en vue des concerts que pour l'EP, on a presque toujours la batterie sur scène par exemple. Nos concerts doivent tout défoncer, ça doit être un feu d'artifice, une performance !

E.D. : On travaille aussi sur une version plus légère, sans la batterie, pour pouvoir jouer dans des salles plus petites et peut-être retourner dans des milieux associatifs tout en restant dans une performance live.

M.C. : On organise aussi des soirées où on invite des groupes et des DJs qu'on apprécie, le but c'est plus ou moins de reproduire cette playlist dont on a parlé mais pour de vrai.

E.D. : Pour la suite, l'essentiel c'est de rester curieux.

BAGARRE EN CONCERT :
Le 14 mai au Festival Art Rock (Saint-Brieuc), le 20 mai aux Nuits Botanique (Bruxelles, avec Flavien Berger), le 27 mai au Festival Parole Musique (Saint Etienne), le 3 Juin à La Nef (Angouleme), le 10 Juin au Festival Vie Sauvafe (vers Bordeaux), les 17 & 18 Juin aux Francofolies (Montréal), le 26 juin aux Solidays (Paris).

Musique


Gigson Live

#HEALTHY, UN PHÉNOMÈNE QUI ENVAHIT LES RÉSEAUX SOCIAUX

Marion Collot

Manger sain, manger bio, manger « healthy », c'est la nouvelle obsession du moment, largement influencée par les réseaux sociaux, sur lesquels il est désormais impossible de surfer sans tomber sur une photo de l'assiette healthy de cette amie Facebook ou de la séance de yoga de cet abonné Instagram. Alors, véritable prise de conscience collective, changement de mode de vie ou simple phénomène web ?

Écrans

La tendance healthy ? Quèsaco ?

Le leitmotiv : anima sana in corpore sano. Depuis quelques mois maintenant, on voit émerger un phénomène social de plus en plus envahissant sur les réseaux ; manger sain, faire du sport, et essayer d'atteindre le meilleur de sa forme ainsi qu'une certaine perfection physique. Alimentation à tendance végétarienne majoritairement à base de fruits, de légumes et de graines, musculation et fitness, séances de yoga… Partager en abondance son mode de vie « healthy » – « sain » en français – est devenu une habitude sociale, et il est rare de ne pas tomber sur le dernier repas de son amie de fac, ou sur la dernière séance de fitness de son voisin en naviguant sur son fil d'actualité.

Un phénomène largement relayé par les réseaux sociaux.

Ainsi, la grande majorité des plateformes comme Instagram, Facebook ou YouTube sont envahies par cette tendance émergente, qui a même son application dédiée. PumpUp, appli relativement récente, permet de partager ses repas équilibrés, ses efforts physiques du jour, ou ses photos motivation. En bref, un Instagram 100% healthy ! En parlant d'Instagram, de nombreux instigateurs du phénomène se sont appropriés le réseau, sur lequel on voit poindre des comptes dédiés à cette tendance #fit et #healthy. Kayla Itsines, coach sportif australienne et Sonia Tlev, son homonyme français, sont les premières sur la liste, avec un nombre d'abonnés qui approche les deux millions. Quant à YouTube, la plateforme est loin d'être épargnée par le phénomène, et les vidéos de « fit girls » affluent car oui, on ne peut s'empêcher de remarquer que la healthy life semble toucher majoritairement des femmes. Le thème de ces vidéos ? Des « routines sport du moment », des recettes saines ou des séances d'entrainement à reproduire chez soi, il y en a pour tous les goûts et tout est mis en œuvre pour que le mode de vie healthy soit communicatif. Alors, véritable révolution des habitudes alimentaires et sportives, ou simple phénomène web éphémère ? Ce qui est sûr, c'est que la tendance semble faire de plus en plus d'adeptes, tant sur la toile que dans la vie, avec l'apparition progressive de chaînes YouTube dédiées comme celle de GeorgiaSecrets, qui compte désormais près de cinq-cents mille abonnés, ou celle de Sissy MUA, sur laquelle on retrouve des conseils healthy, fitness et bien-être. En règle générale, le réseau est assailli par le mouvement, et tout particulièrement grâce aux youtubeuses beauté qui le relaient abondement. En tête de liste, les youtubeuses et bloggeuses Caroline & Safia. Maîtresses en la matière, leur chaîne initialement dédiée à la mode et à la beauté s'axe de plus en plus vers ce nouveau mode de vie plus sain, qu'elles partagent aussi amplement sur leur compte Instagram et leur blog.

Réseaux sociaux et image de soi.

Si ce phénomène peut paraître anodin, il ne faut pas oublier que les réseaux sociaux peuvent être les instigateurs de tendances parfois poussées à leur paroxysme. Les médias sociaux font partie intégrante de la vie des jeunes, qui voient les personnalités du web comme de véritables modèles. Aujourd'hui, ces jeunes voient partout et au quotidien des hommes et des femmes en quête de perfection physique continuelle à travers l'alimentation et le sport. De cette façon, si le phénomène healthy compte de plus en plus d'adeptes, il compte parmi eux des jeunes qui cherchent à reproduire les conseils de ces influenceurs

qu'ils prennent comme référence et auxquels ils se comparent. Si la « healthy way of life » peut apporter une évolution positive dans les habitudes alimentaires et sportives des personnes connectées, elle peut aussi amener les jeunes à se sentir mal dans leur peau et faire naître des complexes à force de voir défiler quotidiennement des photos ou vidéos de leurs modèles courant après la perfection physique dans les fils d'actualités de leurs différents réseaux sociaux.

Des réponses face à une tendance un peu trop présente.

Ce constat a été rapidement fait par un certain nombre de personnalités du web, et les réponses contestataires n'ont pas tardé à se faire entendre. Certains dénoncent un mode de vie purement factice dans lequel les réseaux sociaux joueraient un rôle de vitrine mensongère, d'autres protestent contre ce poids de la quête de la perfection physique qui pèse de plus en plus sur leurs épaules et sur celles des plus jeunes. Laura, de la chaîne Youtube "Qu'est-ce que tu fais Laura", réagit de façon humoristique à ce message dans une vidéo sur sa page Facebook : « Il est temps pour nous de penser au bikini, et qui dit bikini dit régime, dit sport… Merde ! Mais c'est pas bientôt fini oui, dis ? Oh ! Sérieusement, on est en 2016, et personne ne semble choqué que ce genre de messages harcèle les femmes chaque année. […] Dans les magazines, sur Facebook, sur Instagram, à la télé, à la radio… Moi je crève putain, je crève. Parce que ouais, je kifferais avoir la ligne et être la plus belle sur la plage, ouais. Mais moi, j'aime la bouffe aussi. ». Une vidéo qui aborde le sujet sous le prisme de l'humour, et qui proteste contre cette tendance toujours plus présente qui consiste à faire du sport et à manger sain. Mais elle est loin d'être la seule à réagir ; les youtubeuses beauté EnjoyPheonix et Horia ont également contesté contre ce nouveau dictât web à travers des vidéos. « Ce qui se passe en ce moment c'est n'importe quoi. Le poids, le truc healthy […], les légumes, les machins, on mange des graines, vas-y qu'on fait tous du sport quatre fois par jour, juste stop, stop, stop. […] Il faudrait arrêter de faire croire à des gens qui n'ont pas de poids à perdre, qu'il faudrait qu'ils perdent du poids. », telle est la réaction de la youtubeuse Horia, entre autres, face à une tendance devenue de plus en plus pesante sur les réseaux sociaux. Des avis divergents, donc, entre phénomène web positif et instaurateur d'un mode de vie plus sain pour certains, et antithèse de l'acceptation de son corps pour d'autres.



NAART, À CONSOMMER SANS MODÉRATION

Voici une découverte des plus insolites, alors que je scrollais bêtement mon fil d'actualité Facebook, je suis tombée nez à nez avec un portrait d'Homer Simpsons assez étrange. Intriguée, je me suis renseignée sur le collectif à l'origine du portrait, NAART. Découvrez comment une bouteille de bière a remplacé le pinceau. Rencontre avec un membre du collectif pour comprendre le Beerpainting.

Lisa Tigri

Peux-tu te présenter rapidement ? Et présenter NAART ?

Je m'appelle Nicolas Thollot-Arsac, j'ai 22 ans, je suis peintre scénographe et je fais partie du duo NAART composé d'un autre peintre, Alexandre Caillarec et de moi-même. On bosse ensemble depuis bientôt trois ans maintenant et on fait de la peinture, du show scénographique et du live painting...

Comment l'idée t'est venue ? Mec bourré illuminé par une idée ou action bien réfléchie ?

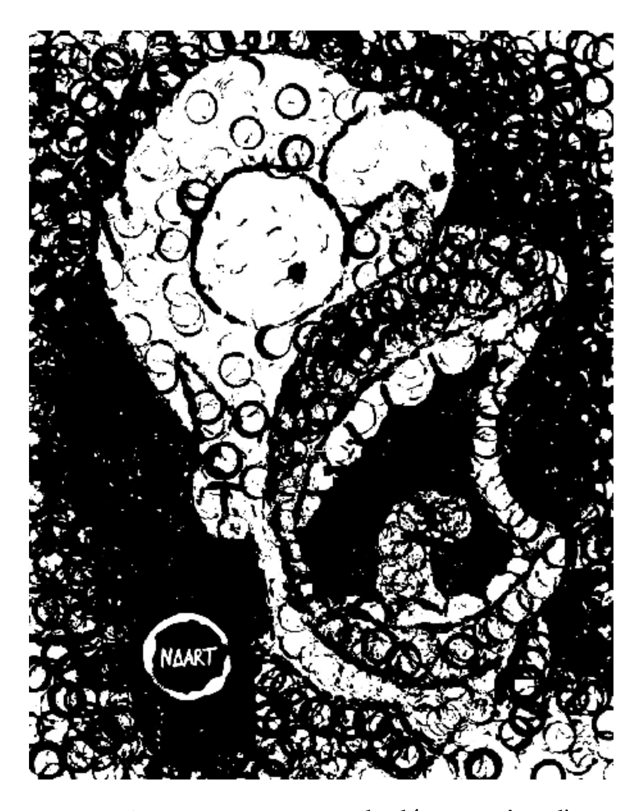
J'adore la bière ! Et c'est justement avec Alexandre qu'on a pu élaborer cette technique lors d'une longue nuit passée comme à nos habitudes à bosser sur des décors... On était très fatigués et là Alex me dit : « On va peindre avec une capsule de bière » et moi je lui ai répondu : « Non ! Il faut peindre avec le goulot de la bouteille », et depuis cette nuit on n'a plus jamais retouché un pinceau pour réaliser nos créations...

Est-ce qu'il y a un rapport avec tes études ?

Non vraiment aucun rapport avec mes études à part la peinture et l'art en général, mais étant donné qu'on a inventé le concept de beerpainting, aucun rapport avec l'esprit extrêmement conventionnel que l'école a pu nous offrir malheureusement...

Comment vois-tu le projet évoluer ? Ou comment aimerais-tu le faire évoluer ?

C'est simple, on est ouvert à tout et donc de nombreuses collaborations dans tous les domaines vont voir le jour très rapidement ! On accepte de collaborer avec tout le monde pour donner et recevoir de la force : cela va permettre de faire avancer le



mouvement ! Notre concept est de démocratiser l'art et d'arrêter d'élever des mecs au rang d'artiste alors qu'aujourd'hui l'art c'est tout et n'importe quoi... Notre but est de faire participer au maximum notre public sur nos créations live pendant des concerts et soirées !

Où as-tu déjà exposé ? Est-ce que tu vas faire d'autres expo ?

Paris, Nantes et Toulouse mais on va tourner partout où on aura l'opportunité de le faire ! On est en constante recherche de lieux et de collaborateurs pour passer des bons moments avec les gens...

Est-ce que tu peux nous expliquer ton concept d'expo

Art

itinérante ?

L'idée est de rencontrer un maximum de personnes pour ouvrir notre travail au maximum et donc le démocratiser. On est jeunes donc on profite de ça pour visiter un maximum d'endroits !

Combien coûte une de vos toiles ? (approximativement)

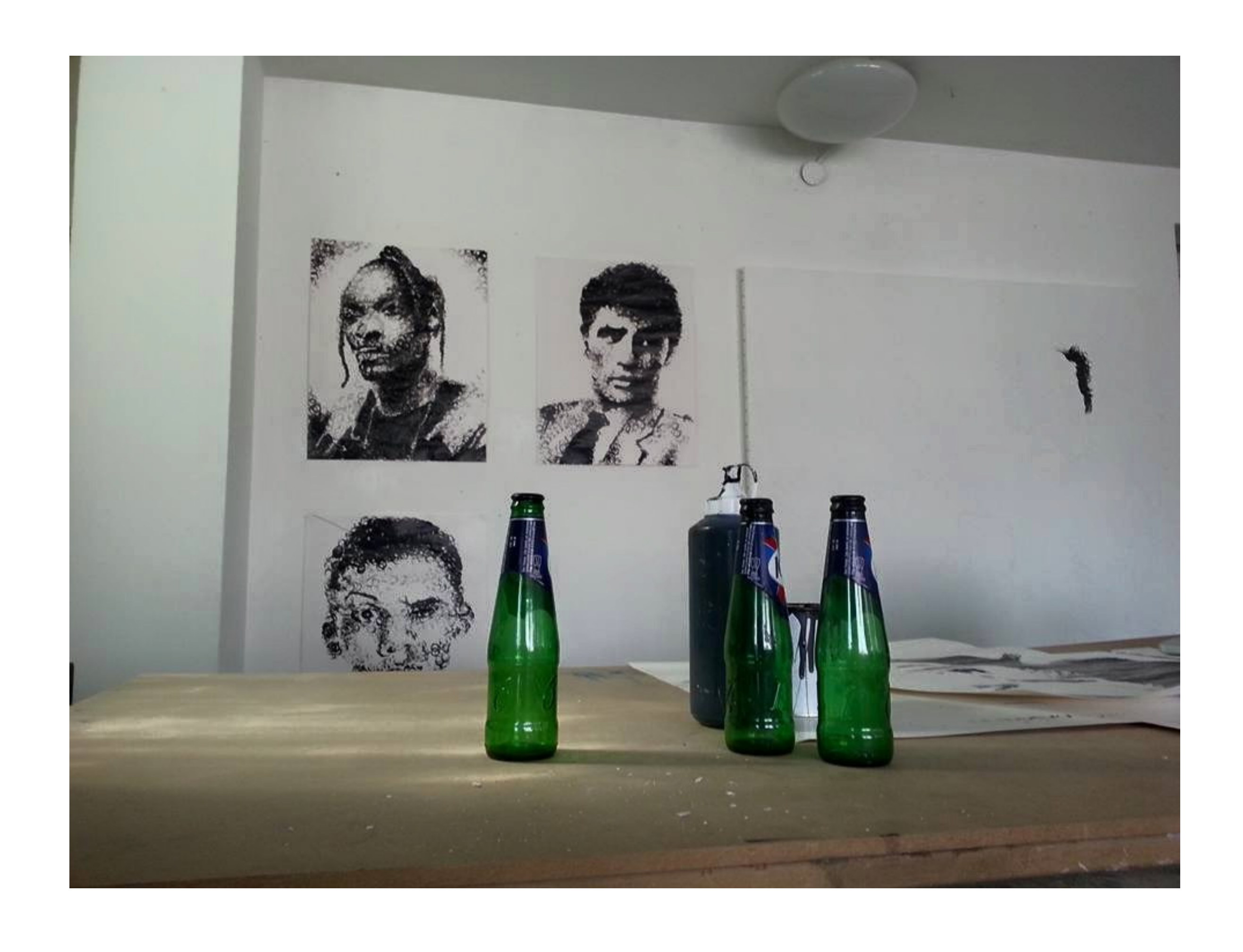
On part de 30 euros à des prix plus élevés, on veut que tout le monde puisse faire partie du mouvement. Le but n'est pas du tout de faire énormément d'argent mais de partager des bons moments, c'est important pour nous.

J'ai vu que vous aviez des pulls, est-ce que vous avez l'ambition de créer une marque de fringues ?

NAART prend petit à petit une autre dimension depuis qu'on a inventé le beerpainting et de nombreux produits dérivés vont voir le jour oui ! Pas forcément une marque de vêtement mais un style pictural qui pourra s'étendre sur tout support...

Le collectif a prévu des collaborations avec Binocle Eyewear et Doc Marteens.
Plus d'information sur leur Facebook, retrouvez les œuvres sur leur tumblr.

Bonne continuation, en espérant que vous allez rapidement investir les galeries environnantes !



LES FRATERNITÉS SONT-ELLES VRAIMENT DANGEREUSES ?

Margaux Raggi

Depuis quelques années maintenant, le sujet qui divise les étudiants américains, c'est les fraternités. Groupes prestigieux dont faisaient partie les élèves d'une classe sociale élevée au début du XXème siècle, financées par d'anciens étudiants, elle représentaient l'opportunité de se créer un réseau et offraient un accès privilégié au monde du travail. Aujourd'hui, on fait une distinction très nette entre ce type de groupes appelés fraternités professionnelles, et les autres qui ont perdu de vue leur objectif premier.

Un peu partout dans le pays, on assiste à la disparition des célèbres fraternités américaines :

Oklahoma - 2015 : Un membre de la fraternité Sigma Alpha Epsilon a chanté « Il n'y aura pas de nègres au sein de SAE ».

Pennsylvanie - 2015 : Découverte d'une page Facebook secrète sur laquelle on pouvait trouver des photos de jeunes filles inconscientes et droguées.

Caroline du Nord - 2015 : La fraternité Alpha Tau Omega est accusée de trafic de drogue et d'aggression sexuelle.

Michigan - 2015 : La fraternité Sigma Alpha Mu refuse de prendre les responsabilités nécessaires suite aux dégradations monumentales faites dans une station de ski, elle est part la suite dissoute.

Avec une liste de faits d'une telle envergure, il est presque devenu impossible de fermer les yeux sur le sujet. Beaucoup d'étudiants affirment que les fraternités encouragent la culture du viol, de l'exclusion ainsi que la domination masculine. Et il ne faut pas aller très loin pour prouver ces dires : les femmes et les hommes ne peuvent pas faire partie des mêmes groupes, et il existe des fraternités spéciales pour les étudiants de couleur. C'est donc en partie un problème d'égalité des sexes qui se pose. Dans l'Amérique actuelle, il est indéniable que des tentatives d'améliorations sont faites en matière d'égalité, mais ces organisations entachent les possibilités de réussite. Surgit ensuite un problème de sécurité et de bien-être pour les étudiants. Le site Zen College Life a publié une étude montrant que les jeunes hommes membres de fraternités étaient plus enclins que les autres à commettre des viols ; que les jeunes femmes membres de sororités étaient plus souvent atteintes de troubles alimentaires ou encore victimes d'aggressions sexuelles. Ces faits effraient aussi bien les parents, le gouvernement et les étudiants eux-mêmes qui n'hésitent pas à encourager leurs universités à mettre en place des mesures drastiques.

Cette couverture médiatique importante des actes commis par les fraternités encourage de nombreuses universités à bannir les organisations des campus. Cependant, l'université étant une institution prônant l'égalité des chances ainsi que l'inclusion et le respect des autres, certaines fraternités contestent à juste titre leur exclusion. A l'université du sud de l'Oregon, la fraternité Kappa Sigma est donc en train de négocier son arrivée sur le campus pour l'année scolaire 2016-2017 avec comme argument central l'exclusion du campus de certains groupes alors que l'inclusion est une des valeurs principales de cette école. Un des nombreux angles d'attaque des fraternités est la création d'un esprit de camaraderie, mais dans cette université, elles se voient souvent répondre que les clubs sont là pour ça, et qu'en prime, tout le monde peut en faire partie : femmes, hommes et étudiants de couleur !

PERSONA
L'EXPOSITION FASCINANTE DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

L'Homme a toujours été enclin à rechercher la présence autour de lui, à trouver de l'humain dans ce qui, justement, ne l'est pas. L' « étrangement humain », c'est donc ce que se propose d'explorer le musée du Quai Branly à travers l'exposition Persona, qui mêle près de deux cents œuvres mêlant arts premiers, art contemporain, sciences et nouvelles technologies.

Eloïse Bouré





L'exposition se divise en quatre parties, qui chacune leur tour explorent les mécanismes de personnification auxquels nous nous prêtons sans cesse plus ou moins consciemment. La première partie, « Il y a personne », interroge les présences invisibles et les endroits où elles peuvent se cacher : dans la forme d'un amas d'étoiles, dans les microcosmes marins, dans les recoins des chambres pourtant vides, dans les objets et statuettes, dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit. La deuxième « Il y a quelqu'un ? » s'inscrit en écho à la première, et envisage les moyens de détection, d'analyse et de matérialisation de ces entités invisibles. De la panoplie du ghostbuster aux captures d'aura par la photographie en passant par la machine à communiquer avec les morts de Thomas Edison, nombre de techniques sont envisageables pour tenter de percevoir ces présences qui nous échappent, qui nous effraient et nous attirent à la fois.

La troisième partie est centrée autour de la Vallée de l'Étrange, un concept développé par le roboticien japonais Masahiro Mori qui envisage les rapports d'empathie ou de répulsion que l'être humain entretient avec les créatures artificielles, qu'elles soient animées ou inanimées, de l'animal en peluche au robot humanoïde. L'expérience évoque le mythe de Frankenstein et soulève nombre de questions : jusqu'où peut-on recréer artificiellement l'humain ? A partir de quel moment ces (re) créations nous font-elles peur, créant une sensation d'inquiétante étrangeté ? La dernière partie de l'exposition s'intéresse justement à l'intelligence artificielle au cœur du quotidien à travers une Maison Témoin qui pose la question des enjeux du futur et des nouvelles technologies, et du lien que nous voulons établir avec ces robots possibles : seront-ils purement fonctionnels, ou porteurs d'une charge émotionnelle et affective à l'image des actuelles love dolls japonaises ?

De bout en bout de l'exposition, le public est happé par ces questionnements sur les « présences-limites » qui sont régulièrement repris par la littérature, le cinéma et la pop culture. On pense pêle-mêle au Horla de Maupassant, aux sympathiques droïdes de Star Wars, aux robots plus inquiétants comme les androïdes trop humains de Blade Runner ou Hal, l'ordinateur de 2001 : L'Odyssée de l'Espace...

Persona nous offre une plongée dans l'inconnu, et reflète notre fascination pour l'invisible qui selon nos croyances nous éclaire, nous hante, nous protège ou nous terrifie. Qu'elles se trouvent dans le monde terrestre, dans l'univers, dans la religion, dans les arts, dans les sciences et technologies nouvelles qui nous entourent, qu'elles soient détectables ou non, les présences extra-humaines laissent une empreinte profonde dans l'inconscient collectif et nous rassemblent sur des interrogations communes autour de l'humain et de ses frontières.

Persona, Musée du Quai Branly
Jusqu'au 13 novembre 2016

« ON APPREND TELLEMENT EN REGARDANT AUTOUR DE SOI »

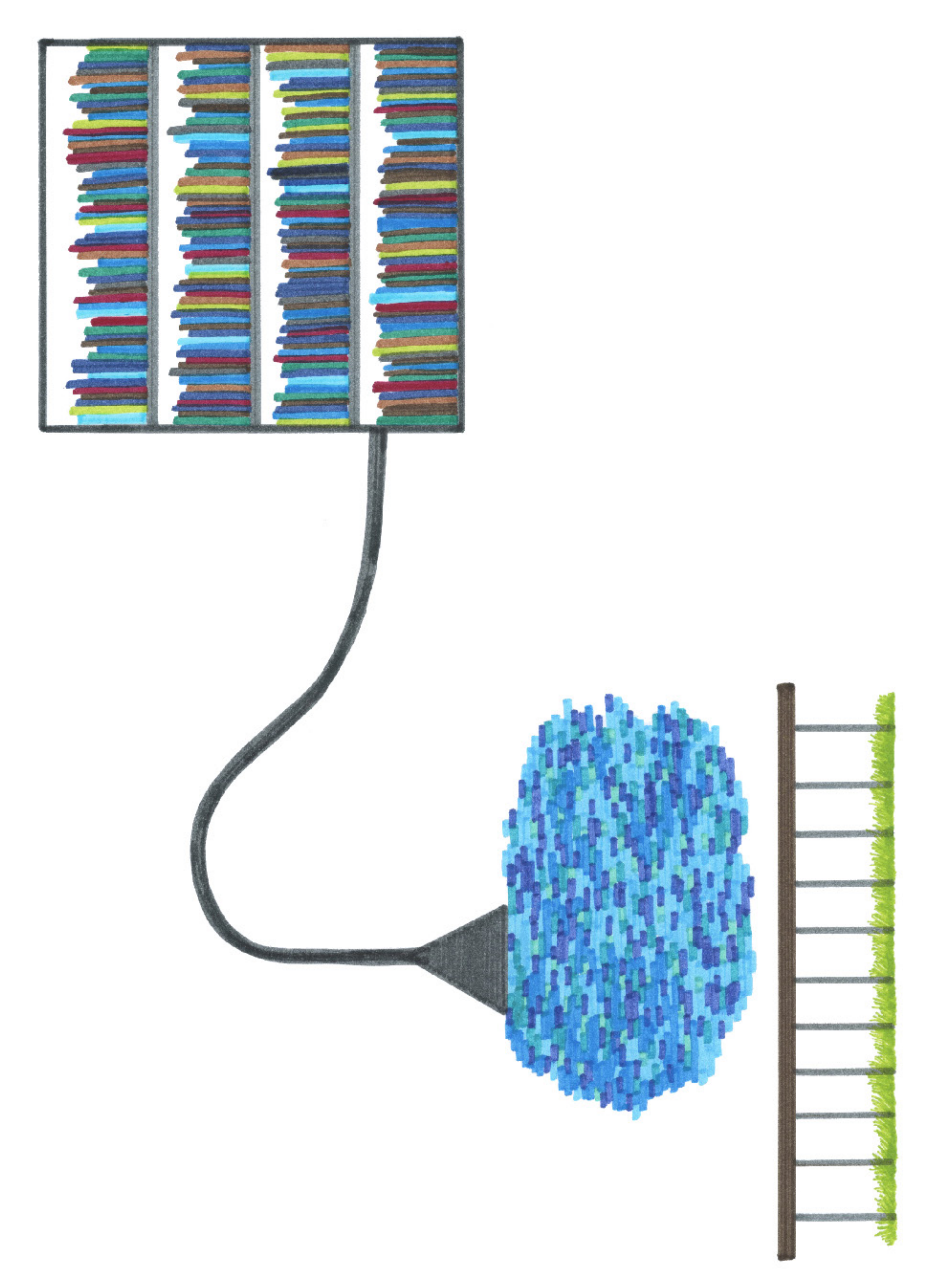
ENTRETIEN AVEC

ISABELLE DAËRON

Propos recueillis par
Christelle Perrin

Isabelle Daëron est designer industriel. Diplômée de l'ESAD de Reims et de l'ENSCI-Les Ateliers, elle est la lauréate 2015 des Audi Talents Awards dans la catégorie design. Elle travaille beaucoup autour des flux, de la circulation des fluides. Elle questionne l'environnement, au sens de ce qui nous entoure ; elle questionne l'habitabilité, les éléments. Elle a créé son studio en 2010 et enseigne le design objet à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs à Paris. Nous nous sommes entretenus avec elle afin d'évoquer son parcours, ses travaux, la création et le design en général.


Isabelle Daëron



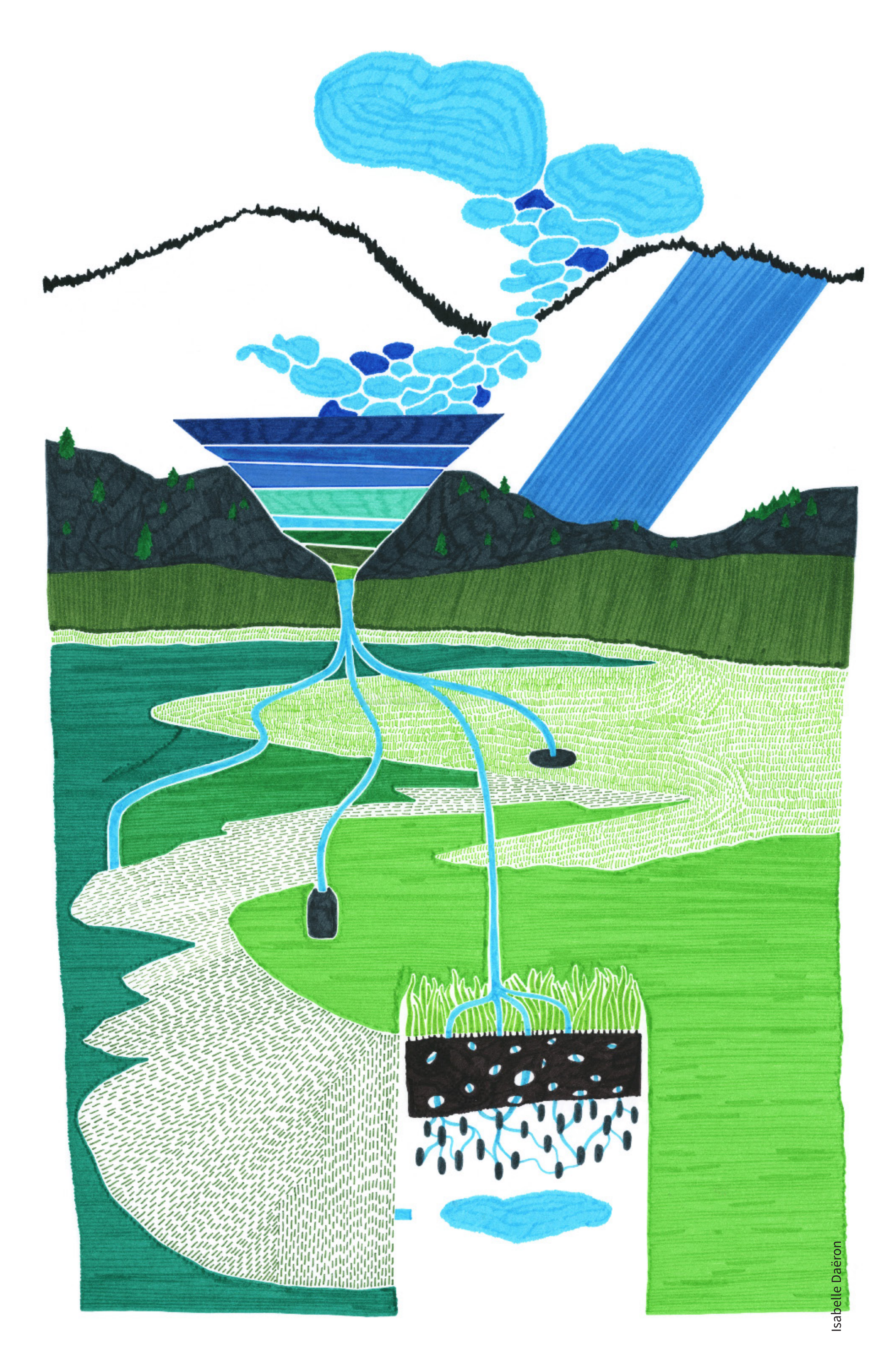
Isabelle Daëron



Art

Art

Isabelle Daëron



Art

Comment a commencé votre parcours, qu'est ce qui vous a dirigée vers les études de design ?
Au départ je ne voulais pas forcément faire du design, j'hésitais avec des études d'art ou d'architecture et puis progressivement j'ai découvert l'ENSCI-les ateliers, et je me suis dit que c'était l'école que je voulais faire, qui avait à la fois un enseignement très technique et, en même temps, elle laissait une ouverture dans l'approche du design. Je crois que pendant mes études j'étais très critique par rapport au design et c'est au fur et à mesure des projets et en le pratiquant que ça m'a confortée dans ce choix. Les choses se sont faites petit à petit, je ne voulais pas devenir designer. Par contre j'aimais beaucoup le dessin, et je crois que c'est le dessin qui m'a amenée à cette discipline.

Parlons un petit peu de votre dessin, qui est très particulier. Le dessin est-il pour vous un moyen d'exprimer des choses sur le projet que l'objet finalisé ne traduit pas ?
Le dessin est un outil de représentation et de fabrication, de conceptualisation du projet. La manière dont je l'utilise est très entremêlée avec la notion de projet. J'utilise le dessin de différentes manières, les dessins que je montre sur mon site sont ceux qui arrivent au début du projet. Ce sont des dessins d'intention, une fois que j'ai mis en place un principe, que je sais comment l'objet va fonctionner, va interagir avec des flux, par exemple. Je fais un dessin qui fixe l'idée. C'est un peu l'idéal ; le dessin permet de raconter des relations que l'objet ensuite doit porter de manière autonome, les rapports de cause/conséquence qu'il va falloir ensuite traduire dans un objet.

Vos projets comme vos dessins sont très colorés : la couleur apporte-t-elle quelque chose en plus ?
Oui, c'est sûr. La couleur, c'est une signalisation, surtout quand on s'inscrit dans un environnement végétal ou urbain avec des ambiances colorées assez affirmées. C'est un moyen de souligner un objet artificiel et de voir s'il s'inscrit en contraste ou en intégration avec l'environnement. La couleur est aussi une manière de faire le lien avec les dessins d'intention. Je n'ai pas de règle par rapport à la couleur, il y a aussi beaucoup d'intuition. Je pense au banc sonore que j'avais fait ; les couleurs ont évolué en fonction des matériaux, des types de revêtements possibles. C'est pas très clair ce que je vous raconte...

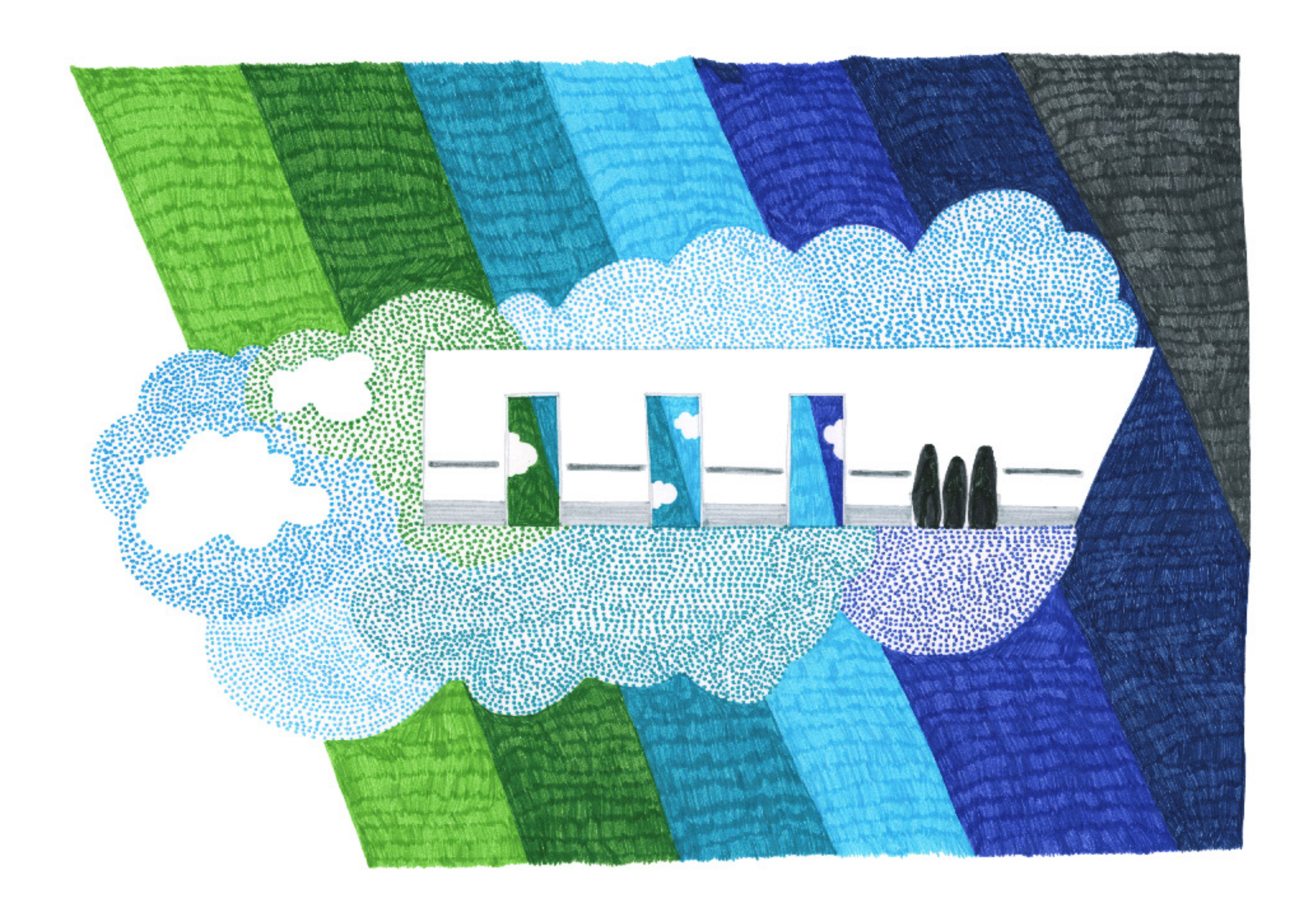
Si je comprends, la couleur agit comme une signalétique et permet de mettre en valeur ce qu'il y a à voir ?
Oui, c'est ça.

Vous avez réalisé un projet, Climat et transition, dans un hôpital, où vous avez utilisé la couleur pour casser la perspective des longs couloirs. Comment fait-on pour aborder un domaine qu'on ne maîtrise pas, la neurologie, et répondre à des besoins qu'on ne connaît pas soi-même ?
C'est amusant que vous me parliez de ce projet, parce que quand vous m'avez posé la question de la couleur je voulais vous en parler - en fait, ça a été un projet super important pour moi, j'ai appris plein de choses. Je l'ai fait avec deux personnes en sortant de l'école. Ce travail de la couleur a changé ma manière de l'utiliser. J'ai été plus attentive après, à force de manipuler des nuanciers. Pour répondre à votre question, quand on est confronté à un domaine qu'on ne connaît pas du tout, moi, à chaque fois j'essaye de lire un maximum, trouver des ouvrages qui peuvent me renseigner sur des choses très concrètes. Par exemple, pour des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer, il y a des choses qu'il faut éviter de faire, comme des contrastes très affirmés ; ils peuvent être interprétés comme des trous par la personne et être source d'angoisses. C'est quelque chose qui m'intéresse, j'ai envie de travailler dans des contextes très spécifiques. Par exemple, là, je travaille sur les réseaux d'eau potable, il y a plein de choses que je ne connais pas, et c'est aussi en rencontrant des spécialistes, des techniciens, que progressivement on réussit à comprendre les enjeux et à y répondre le mieux possible - en tous cas, j'essaye.

J'ai l'impression que vos travaux sont souvent orientés autour du bien-être, est ce que c'est une problématique qui a toujours été présente, depuis que vous étiez étudiante ?
Il y a des phrases qu'on entend souvent, selon lesquelles le design aurait pour tâche de rendre le monde plus habitable. Belle phrase, bel objectif. Quand j'étais étudiante je me disais « super, c'est vraiment ça que j'ai envie de faire », dans une posture assez naïve. En réalité on est rapidement confronté à toutes les normes, tout le poids de la technique... Toute la poésie qu'il peut y avoir dans cette phrase est passée à rude épreuve face à la réalité. Par exemple pour l'hôpital, ce qui était important pour nous c'était de reconnecter les services avec l'extérieur - extérieur que les patients qui restent là pendant des semaines ne voient pas, avec lequel ils n'interagissent pas, alors que cette relation est hyper importante. Elle est du domaine du sensible et ça participe à l'équilibre psychologique et psychique de la personne. C'est vrai que ça m'intéresse d'essayer de créer des liens entre intérieur et extérieur. Ce n'est pas seulement l'Environnement avec un grand E, dans le sens écologique du terme ; c'est tout ce qui nous entoure.

Quand vous commencez un projet, êtes-vous inspirée par un lieu, par une problématique en premier ?

C'est souvent une rencontre, il faut qu'il y ait un contact, ou une commande, un appel d'offre : il faut un besoin, au début. C'est très





Projet Climat et transition, Isabelle Daëron, 2010-2011. Crédits iconographiques : Isabelle Daëron



variable ; quand on me propose de faire une installation pour une exposition, dans ce cadre-là, je pars du lieu. J'essaye de comprendre dans quel environnement je vais intégrer un dispositif, pour prendre appui au maximum sur les éléments présents : un arbre, des matériaux, un canal... Et en même temps, raconter au mieux ce lieu au travers du dispositif. Et de cela découle le choix de matériaux, couleurs, flux... Ça va, je réponds bien ?

Très bien ! Dites-moi, est ce que vos projets sont reproductibles, est-ce qu'un projet est ancré dans un lieu, ou peut-il être déplacé dans un autre environnement ?
Il y a deux choses. Reproductible, oui, parce que en général je fais des plans de ce qui est conçu, c'est réalisé avec des entreprises. Je m'inscris dans des processus soit artisanaux soit industriels. Maintenant, pour l'autre question, ça dépend des projets. Il y a des projets pensés pour un lieu mais qui peuvent être utilisés ailleurs, dans des contextes qui s'en rapprochent.

Quel est votre rapport à l'industrie ou l'artisanat, et que faites-vous vous-même ?
J'aime beaucoup travailler avec des entreprises, avec des artisans, parce que ce sont eux qui ont le savoir-faire, et j'apprends beaucoup, et c'est dans le dialogue que le choix de finition, parfois de process, sont réalisés. Je ne suis pas artisan, je suis designer. Je fais des tests, mais je n'ai pas le matériel pour prototyper les choses. Par exemple, je voulais faire un projet en céramique ; je n'ai pas de four, et je n'ai pas les techniques. Il y a des choses que je peux réaliser dans mon atelier mais ça dépend des projets.

Pensez-vous que le design pour tous est une utopie ?
Je me méfie un peu des discours qui généralisent des postures ; je trouve que le monde est complexe et je préfère vraiment faire cas par cas. Là j'étais en train d'écouter une émission sur l'accessibilité aux personnes handicapées ; et le fait de généraliser les normes PMR à tous les bâtiments où chaque chambre d'établissement doit être accessible, pour moi, c'est une hérésie. C'est du gaspillage, ça entraîne des coûts, alors que 100% de la population n'est pas handicapée. Je trouve que c'est un peu dogmatique de promouvoir ça ; tout dépend du contexte, il n'y a pas de recette magique.

Que lisez-vous ?
J'aime bien lire les essais d'art et d'architecture. Après, en fonction du projet, ça dépend, j'avais été beaucoup marquée il y a quelques années par un livre de Francis Hallé, Éloge de la plante ; c'est plus de la biologie. Je lis des choses assez techniques. En ce moment je lis beaucoup sur l'eau, sur l'urbanisme... J'aime bien apprendre des choses, je n'ai pas de règle.

Est-ce que vous écrivez ?
J'aimerais le faire plus. Je ne le fais pas beaucoup, par manque de temps. Actuellement je prépare une publication pour septembre dans le cadre de l'accompagnement des Audi Talents Awards. J'ai invité cinq auteurs à écrire, l'enjeu était de faire intervenir des gens qui ne font pas partie du milieu du design. Je vais écrire un texte introductif pour expliquer cette intention de réunir des auteurs et pointer certains enjeux liés aux flux dans l'espace public.

En dehors du design, quels sont vos centres d'intérêt ?
Le cinéma... Je trouve que le design a des relations avec tout. Il y a une chose que j'ai pas dite au début mais en y réfléchissant, ce que je trouve super avec le design, c'est qu'en le pratiquant on comprend de plus en plus les formes qui nous entoure. Elles sont définies par les normes, par nos moyens de production par le contexte. On apprend tellement en regardant... Je baigne tellement dedans, à la fois je pourrais vous répondre qu'il y a tellement de choses qui m'intéressent... je sais pas.

Sur quoi aimeriez vous travailler si vous pouviez tout faire ?
Bonne question... En ce moment je suis tellement dans mes projets que j'ai du mal à me projeter dans d'autres projets à venir. Jusqu'à maintenant j'ai réussi à réaliser des prototypes ; mon souhait pour la suite serait de les intégrer de manière pérenne et avoir des projets de plus grande ampleur pour avancer et continuer à travailler en équipe, toujours sur des problématiques liées aux flux.

Comment avez-vous fait connaître vos premiers projets ? Par des concours ou par d'autres biais ?
Le premier projet, on peut dire que c'était Climat et transition, l'hôpital. Juste avant, on avait répondu à quatre étudiants à un concours sur l'amélioration de la vie des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer et on avait gagné le premier prix, ce qui nous a un peu fait connaître et qui nous a permis ensuite d'avoir des commandes. Faire des concours quand on est étudiant, c'est un moyen de se faire la main et de tendre vers la réalisation de projet une fois sortis de l'école. C'est aussi des rencontres, aller rencontrer certaines personnes dont le travail vous intéresse... C'est un ensemble de choses.

www.isabelledaeron.com

Art



Projet Memorama, Isabelle Daëron, 2015. Crédits iconographiques : Isabelle Daëron

Alors que de nombreux créateurs décident de se retirer, il est important de réfléchir aux conséquences de tels départs : burnout ou re-création de l'art ? Industrie ou art ?

MODE : ART OU INDUSTRIE ?

Agathe Hugel

Début avril, Saint Laurent annonçait le départ de son directeur artistique, Hedi Slimane, qui occupait le poste depuis près de quatre ans. Ce dernier n'est pas le seul à vouloir prendre une nouvelle direction : il en est ainsi d'Alber Elbaz, chez Lanvin depuis quinze ans, Raf Simons, chez Dior depuis trois ans, et Alexander Wang, également depuis trois ans chez Balenciaga. Leurs talents ont souvent révolutionné les marques qu'ils ont représentées, et pourtant, ils partent.

De nombreuses raisons peuvent être invoquées pour ces départs inattendus : des différends entre le créateur et la maison, mais aussi des excuses personnelles… Selon des proches de Raf Simons, un manque d'inspiration l'aurait poussé à se retirer. Cela semble justifié vu le rythme de vie effréné de ces créateurs qui, en plus de concevoir en moyenne six collections par an, doivent en plus s'occuper de diriger la marque. Cette cadence rend impossible l'idée même d'avoir une vie personnelle en dehors de la création, et le manque de temps pour soi fait disparaître l'inspiration si chère aux créateurs, qui, réellement passionnés et talentueux, ne se satisfont plus et décident d'arrêter.

Bien entendu, cela ne peut pas vraiment rester sans conséquences, vu l'état de « l'industrie ». Un créateur, en revisitant les codes et les traditions de la maison dans laquelle il officie, créé une nouvelle identité en s'inspirant de la précédente, celle qui définira la marque dans les années à venir. On peut penser à Karl Lagerfeld, par exemple : indéboulonnable, peut-être pour toujours, il est devenu Chanel, il n'est plus seulement son directeur artistique. Une marque avec une identité est vivante, elle a une âme, celle que le créateur a dessiné et à laquelle il a donné vie par son travail. Si les créateurs vont et viennent, et ce malgré leur succès et leur talent, il n'y aura plus d'essence à leur travail ni à l'identité globale de la marque. Il ne sera plus question que de production et non plus d'art. Et dans cette perspective, que penser de l'avenir de la mode en général ?

Malheureusement, elle est aujourd'hui une industrie, alors qu'elle ne devrait jamais être une production mais un art, une culture qui se respecte et qui se nourrit de nombreuses inspirations. La mode prend du temps, car il faut qu'elle se construise, qu'elle se rencontre et enfin se transcende par la création. Aujourd'hui, elle n'est plus qu'une industrie versée dans la fast fashion, la consommation et surtout l'accumulation. Si personne ne se préoccupe de l'identité ou de l'art avant d'acheter quelque chose chez H&M, ce ne sera pas le cas pour Dior ou Saint Laurent, qui souffriront forcément de ces fluctuations.

Le temps, comme dans tout processus de création, est crucial : les créateurs doivent prendre leur temps, ils doivent s'approprier les codes de la maison et devenir celle-ci. Préférer la quantité à la qualité n'a jamais mené personne nulle part, et il est certain que la mode n'en profitera pas. Créer une collection prend du temps, et constitue en soi un travail titanesque si l'on veut qu'il soit bien fait. Alors laissons le temps aux créateurs de s'identifier et de s'amuser, au lieu de les déshabiller de leur inspiration et les voir s'en aller au bout de quelques années.

Comme l'a fait remarquer Alber Elbaz, la complète mutation de l'art en industrie rend le travail de créateur impossible. Au départ, il ne s'agit que de création et de passion ; cela se transforme rapidement en création d'images publicitaires, et le talent ne se mesure plus que par le buzz et les réseaux sociaux. Il serait donc temps pour les artistes et les consommateurs de résister enfin à une industrie productrice et désintéressée, et de tourner le dos à ce système qui a dénaturé un art qui ne mérite pas de se perdre.



DR

RENCONTRE AVEC
GENERAL ELEKTRIKS
"MA MUSIQUE M'ARRIVE AUTANT QUE JE LA FAIS ARRIVER"

Propos recueillis par Kevin Dufrêche

Artiste singulier, discret, qui vous a à coup sûr déjà fait danser un jour ou l'autre, Hervé Salters a.k.a General Elektriks "trace sa route" depuis 2003 avec ce projet solo, où il réalise tout tout seul de A à Z. Il est revenu en janvier dernier avec To Be A Stranger, son quatrième album. Nous l'avons rencontré pour parler entre autres de ce disque, de sa vision de la musique, ou encore de Berlin.

Tu reviens avec cet album To Be A Stranger, cinq ans après Parker Street. T'étais passé où pendant tout ce temps ?
(rires) Et bien j'ai déménagé, déjà ! J'habitais à San Francisco et j'ai déménagé il y a trois ans et demi à Berlin. Il y a eu une grosse tournée après Parker Street, pendant un an de l'automne 2011 à l'automne 2012. J'étais assez fatigué après cette tournée puisqu'on l'avait quasiment enchainée avec celle de Good City For Dreamers, l'album précédent. Personnellement cela m'a fait beaucoup de bien de prendre un break par rapport à ce projet et puis de ne plus de penser à General Elektriks pendant un petit moment, en laissant le projet vivre à sa manière grâce aux gens qui l'écoutent, et plus que grâce à moi. J'ai fait d'autres choses musicalement, des musiques de séries et de films, des collaborations diverses, etc. Et puis j'étais en ermite dans mon nouveau studio à Berlin, jusqu'à ce que l'envie de refaire du GE revienne, ce qui est quelque chose d'assez important pour moi. L'idée qu'il faut avoir envie de faire de la musique quand on fait de la musique, c'est pour ça que j'en fais : c'est par passion, et c'est pas par devoir. J'aime pas le principe de « tu finis ta tournée, tu sors un nouveau disque », pendant ce temps personne ne me demande si je m'éclate ! Les gens t'attendent, et c'est super, c'est le bon genre de problème, mais pour moi General Elektriks il faut que ça reste fun, qu'il y ait cette petite étincelle qui à la base me vient sans que je la dirige. J'ai attendu que ça revienne, et c'est revenu, il y a à peu près deux ans, et là j'étais ravi d'y retourner. Je me suis donné le temps de faire ça tranquillement et ça a donné To Be A Stranger.

Qu'est-ce que ça a changé de faire ce dernier album à Berlin ?
Du point de vue du processus d'enregistrement, absolument rien. Je continue à faire les disques de ce projet toujours de la même manière, c'est-à-dire tout seul dans mon studio. Je pourrais faire des disques au Groenland ou en Afrique du Sud, ça ne changerait pas grand chose sur ma manière de faire ! Par contre ça change beaucoup de choses du point de vue de là où se nourrit la muse. D'un point de vue musical, je ne peux pas dire que c'est une ville qui a un impact fort sur ce que je fais, ou en tous cas j'ai pas l'impression. J'ai pas déménagé à Berlin parce que je suis fan de techno minimaliste (rires), c'est pas trop le genre de choses que j'écoute. Contrairement à San Francisco qui en plus d'être un choix de vie correspondait à un choix musical. Par contre c'est une ville qui induit quelque chose de radical artistiquement, c'est partout autour de toi, ne serait-ce que les grafittis dans la rue, ce que tu peux entendre sortir des autoradios, ou ce qu'il se passe dans les théâtres. Et puis ici on est moins dans le commerce de l'art que dans la production de l'art telle que les gens ont envie de la faire, et c'est très motivant. Si Berlin a eu une influence sur moi, c'est sur ce plan là : me rassurer dans l'idée qu'il faut que je continue à tracer ma route à ma manière.

Qu'est-ce que tu as voulu mettre dans cet album, et que t'inspires le résultat ?
En fait j'ai pas voulu y mettre quelque chose de particulier au début, j'attaque les disques sans préconception ! Je suis pas vraiment un théoricien, je suis plutôt un empiriste, j'essaye des choses. Et puis au fur et à mesure je me retrouve avec plusieurs morceaux qui semblent aller dans une certaine direction, d'autres non, qui vont un petit peu ailleurs. Ceux là je les mets un petit peu de côté. Et ceux qui semblent donner un ensemble un petit peu cohérent, c'est eux qui deviennent le disque.


Lionel Fraix

Le disque m'arrive autant que je le fais arriver, j'aime bien cette idée là. Une fois que j'ai choisi le noyau dur, il y a une volonté qui se créée, et c'est là que j'ai réalisé qu'il y avait pas mal de chansons qui parlaient du fait d'être un étranger, d'être déraciné. Ce qui est mon cas depuis 1999, puisque je suis Parisien à la base.

Tu travailles tout seul tu le disais. D'où ça te vient cette envie de composer seule, avec des claviers et des machines, plutôt qu'avec un groupe ?
À la base, je suis claviériste, et je faisais parti de groupes, je collaborais à différents projets. L'idée du projet solo où j'allais m'enfermer dans une cave avec mes claviers, c'est presque plus l'accident. La règle pour moi c'est plus de collaborer avec des gens. Mais j'ai eu une assez mauvaise expérience en major, avec Universal, dans les années 90 avec mon groupe de l'époque, et je suis sorti de là en me disant « ok, qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je vais faire si je ne peux pas faire la musique que j'aime ? ». Et il me fallait de l'indépendance financière pour avoir de l'indépendance musicale, ne pas avoir besoin de l'argent de quelqu'un d'autre pour faire tes disques.

"On m'aurait dit il y a quinze ans que j'allais faire un projet solo, je n'y aurais pas cru."

J'ai lu à l'époque une interview des Dust Brothers, qui ont produit l'album Odelay de Beck, qui est un album qui a beaucoup compté pour moi. Ils racontaient comment ils avaient enregistré l'album avec deux platines, un micro, et Beck qui venait poser sa guitare sur tout ça. J'y ai vu la solution pour l'indépendance : acheter un ordinateur, un micro pourri, et expérimenter dans ma cave. C'est comme ça qu'est né General Elektriks. On m'aurait dit il y a quinze ans que j'allais faire un projet solo, je n'y aurais pas cru.

Ce côté funk, groove dans ta musique est assez singulier. Aujourd'hui on a l'impression que ce sont des styles qui reviennent beaucoup sur le devant de la scène. C'est ce que tu peux constater toi aussi ?
Tout dépend de quoi on parle. Si on parle de l'ordre établi musical, du mainstream, du funk il n'y en a toujours pas beaucoup ! C'est un genre assez confidentiel. Mais si dans les groupes amateurs, dans les scènes locales ça revient, ben c'est super ! Je refuse d'imaginer le funk comme un vieux truc traditionnel, même si c'est né il y a longtemps. C'est un genre qui est toujours très vivant.

Tu as eu des collaborations par le passé, avec quels artistes tu aimerais aujourd'hui mener des projets ?
Je viens de coréaliser le dernier album d'une chanteuse brésilienne, Céu, qui va bientôt sortir. Il y a des utopies, j'adorerais croiser Stevie Wonder mais ça n'arrivera jamais je ne me fais pas trop d'illusions (rires). Mais il faut continuer à rêver !

Tu as posté dernièrement des petites vidéos sur Facebook notamment, des petites jams que tu fais tout seul. Qu'est-ce que tu trouves dans cette nouvelle manière de partager ta musique ?
Quand tu es sur les réseaux sociaux tu peux pas charger trop les gens avec de l'information. Généralement ils ont plutôt envie de quelque chose d'un peu rigolo, court, pour pouvoir partager avec les potes. Et ça peut être un vrai trampoline à l'inspiration. Ça permet aux gens de rentrer dans mon univers aussi, de découvrir le studio.

Est-ce que tu as déjà d'autres projets après cette nouvelle tournée ?
J'ai déjà de nouveaux morceaux pour General Elektriks, je suis sur une lancée, donc il se peut que le prochain album arrive plus vite ! Mais c'est très difficile pour moi de prévoir. Je n'ai pas d'autres collaborations en cours pour le moment à part le projet General Elektriks. J'ai eu quelques propositions dernièrement, que j'ai refusé, tout simplement parce que j'ai envie de me laisser savourer le fait de repartir sur la route avec GE, donner suite à cette envie d'en faire, même dans la cave.

General Elektriks en concert prochainement :
Le 25 mai à Angers, le 26 mai à Angoulême, le 27 mai à Biarritz, le 31 mai à Arras, et dans les festivals Solidays, Au Foin de la rue, Terres du son, Festival du Roi Arthur...

Informations sur www.general-elektriks.com

UN SOUPÇON DE SCIENCE + BEAUCOUP DE THRILLER = UNE NOUVELLE VISION DU MONDE

Marie Daoudal

La science est souvent l'ennemie de la littérature. Dans son livre La formule de Dieu, l'écrivain portugais José Rodrigues Dos Santos a fait le pari de les réconcilier. Cet ouvrage, paru en France en 2012, plonge les novices dans l'univers de la physique et de l'astronomie. Un livre qui change notre vision du monde dans lequel nous vivons.

Associant le thriller à la vulgarisation scientifique, ce roman raconte l'histoire de Tomàs Noronha, cryptologue de l'université de Lisbonne, qui se retrouve embarqué dans une histoire d'espionnage. De l'Iran au Tibet en passant par le Portugal, le jeune professeur doit affronter des menaces de la CIA, les prisons iraniennes et doit décrypter un code écrit de la main d'Einstein lui-même. Tout au long de ses aventures, notre héros se familiarise aux théories scientifiques actuelles. Il joue le rôle de l'élève novice en quête de connaissances. Différents adjuvants lui apportent les explications nécessaires à son enquête. Il y a notamment la belle Arianna, aussi mystérieuse que désirable, mais aussi le père du héros, mathématicien de renom. On compte également parmi les instructeurs de Tomàs un moine bouddhiste, un ponte de la CIA et un professeur de physique de l'université de Coimbra. La formule de Dieu, devient presque un roman initiatique sur le thème de la science, avec les figures caractéristiques du maître et de l'élève. On retrouve d'ailleurs les influences du bouddhisme et de l'hindouisme dans la trame de l'histoire, ainsi que l'idée d'une transformation spirituelle. Mais le récit n'est qu'une excuse pour intéresser le lecteur à la physique quantique et aux théories de l'incertitude, pour lui expliquer la théorie du chaos et celle de la relativité. Car, les explications scientifiques données au professeur Noronha par les protagonistes du roman, sont également données au lecteur. Les littéraires deviennent scientifiques en herbe. Les genres se mélangent.

La « formule de Dieu »

Formidable outil pédagogique, ce roman n'en est pas moins captivant, notamment parce qu'il se construit autour de la figure d'Einstein. Tout commence d'ailleurs avec un dialogue entre Albert Einstein et David Ben Gourion, premier ministre d'Israël de 1948 à 1963. Avec habileté, José Rodrigues Dos Santos tisse son intrigue autour de ce personnage singulier, génie fou et raisonnable à la fois, s'il en est. Dans le livre, on retrouve les arrière-pensées d'Einstein après la création de la première bombe atomique, mais aussi ses préoccupations théologiques, ainsi qu'un certain message qu'il aurait laissé à ses disciples après sa mort : die Gottesformel, ou la « formule de Dieu ». Ce message est la clé de toute l'intrigue. Certains sont prêts à tuer, kidnapper et torturer pour cette formule.
Mais personne ne sait vraiment qu'elle en est la signification. A la fin du roman, lorsque le voile se lève sur ce mystère, notre vision du monde en sort changée. Que l'on choisisse d'y croire ou pas, la théorie émise dans ce livre nous oblige à repenser notre conception de la vie et de l'univers.

On découvre également le côté un peu fou de la physique et des

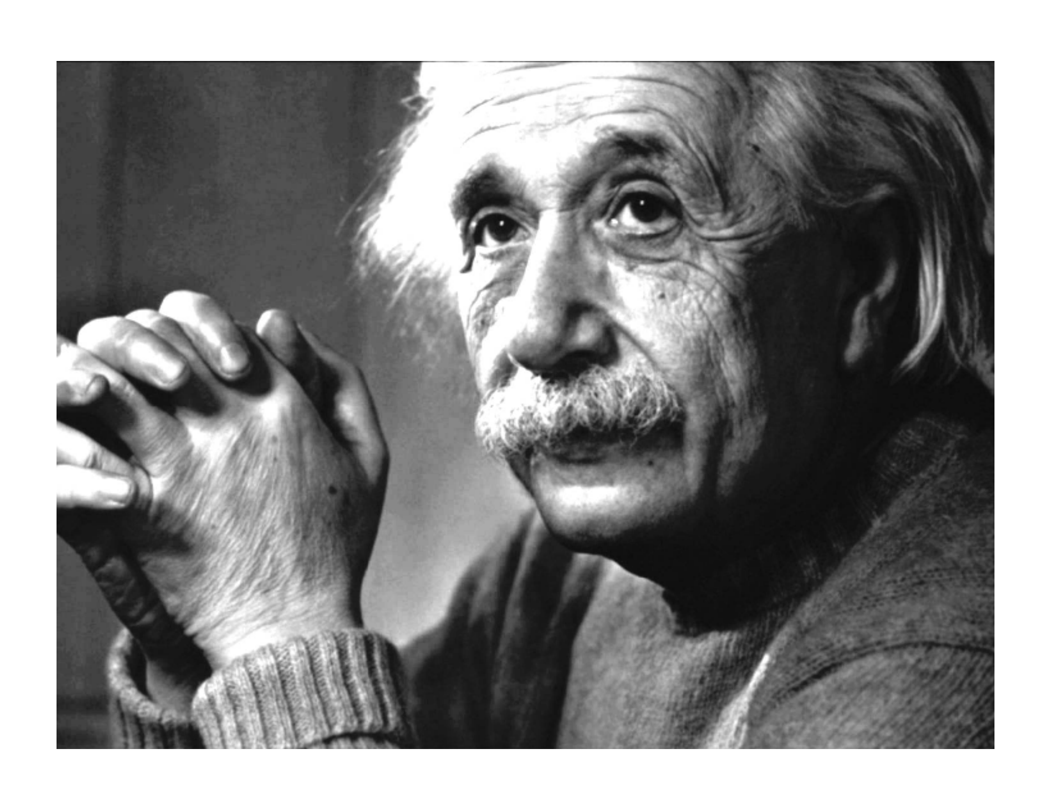
mathématiques. Oui, la science est logique. Oui, elle est cartésienne. Il n'en demeure pas moins que les théories émises dans la formule de Dieu sont dignes de bons ouvrages de science-fiction. Pourtant, elles ont bel et bien été émises par des scientifiques reconnus, voire même vérifiées, d'une certaine manière, dans le réel. La réalité semble donc aussi folle que la fiction. La physique devient fun, tirée par les cheveux, incroyable. Après la lecture de ce roman, l'aversion pour les mathématiques que l'on retrouve souvent chez les littéraires pourrait bien disparaître. Car la science prend sens. Et elle apparait comme complètement déjantée.

Bien sûr, il faut parfois s'accrocher. Certains passages sont assez compliqués, surtout lorsque l'auteur aborde la physique quantique, le chat de Schrödinger et l'expérience Aspect. Ses explications sont toujours imagées, ce qui permet une compréhension plus aisée. Il n'en demeure pas moins qu'il peut arriver que l'on décroche. Mais c'est normal ! On ne devient pas scientifique en un jour ! Il faut relire les passages compliqués. Lentement, avec concentration. Et si après quelques relectures, on ne comprend toujours pas, peu importe ! L'intrigue n'en est pas moins délicieuse et le décryptage de la formule de Dieu palpitante.

La littérature, une nouvelle façon d'apprendre ?

En lisant cet ouvrage, on pense notamment à La dernière question, d'Isaac Azimov, qui rappelle les hypothèses scientifiques avancées par l'auteur. Cette nouvelle reprend d'ailleurs la même formule biblique pour évoquer une certaine conception de l'univers. La formule de Dieu évoque également The Da Vinci Code, puisqu'il allie théologie et science sous une forme romanesque, comme Dan Brown associait l'art et le divin. Mais c'est surtout Le monde de Sophie, de Jostein Gaardner, qui vient à l'esprit à la lecture de La formule de Dieu. A travers l'histoire de la jeune Sophie, le lecteur progresse en philosophie. De même, en suivant les aventures de Tomàs Noronha, il s'initie à la science. Ainsi, dans les deux romans, le lecteur s'identifie au héros et bénéficie du même enseignement que lui. Dans les deux cas, le lecteur est intrigué par les mésaventures du personnage principal et ne peut donc lâcher le roman. Il est pris dans l'histoire. Pour en connaître le dénouement, il est obligé de passer par des étapes d'apprentissage plus ou moins amusantes. Quel que soit le thème, le résultat est le même. Le lecteur se cultive sans s'en rendre compte.

Alors, bien sûr, ces ouvrages ne proposent que de la vulgarisation. Ce roman n'a pas la valeur d'une thèse universitaire. Mais la vulgarisation peut mener à un approfondissement ultérieur des connaissances. La littérature est la clé d'un apprentissage ludique et agréable. Les ouvrages scientifiques sont là pour compléter de manière plus précise les bases acquises lors de la lecture de ces romans. Chacun à sa place et les vaches seront bien gardées. La formule de Dieu ne prétend pas remplacer un manuel de physique, ou un article universitaire. Ce livre ne fait que proposer un aperçu des théories scientifiques actuelles à travers une fiction palpitante. José Rodrigues Dos Santos l'a bien compris. Pour notre plus grand bonheur.



GREEN ROOM
JEREMY SAULNIER SE MET AU VERT

Clémence Thiard

Jeremy Saulnier a augmenté ce mois-ci sa filmographie, pour le moins chromatique, de Green Room, trois ans après le très remarqué Blue Ruin, qui avait reçu à Cannes le prix de la critique internationale. Autant dire que l'on attendait du jeune cinéaste américain qu'il fasse à nouveau ses preuves dans le genre « thriller ultra-violent » dont on avait reconnu les mérites dans Blue Ruin. Dans son dernier film, Jeremy Saulnier conserve cette même veine, pulsion de violence, mettant en scène la séquestration d'un groupe de hard-rock, The Ain't Rights, témoin gênant d'un meurtre dont d'autres dégénérés, violents, skinheads, veulent garder le secret. Le déchaînement de violence qui s'ensuit occupe alors une bonne partie du film, entrecoupé de moments de suspens. Pourtant jamais Jeremy Saulnier ne parvient vraiment à faire violence à son spectateur, ni finalement à le violenter véritablement.

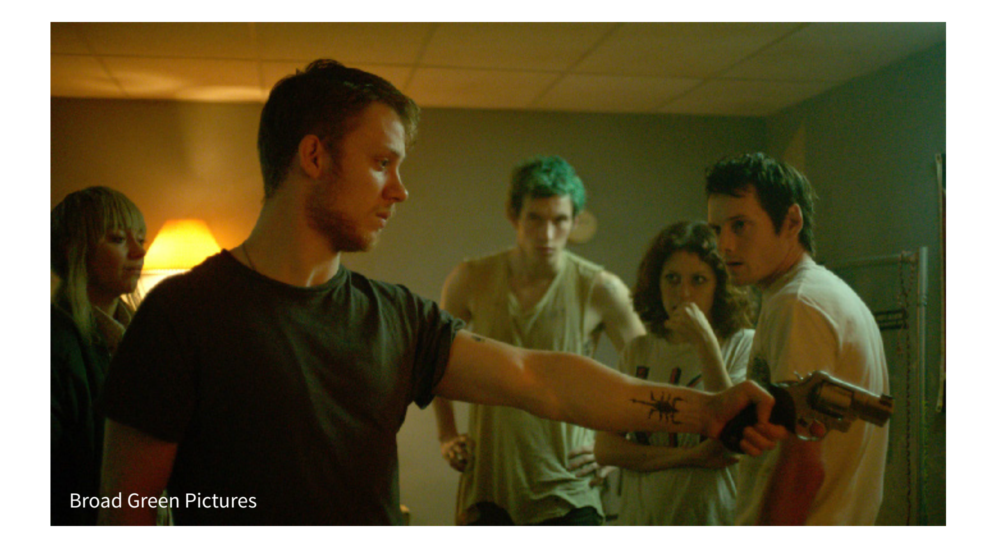
La promesse non tenue : rien ne vous tord les boyaux...

A l'instar de Blue Ruin, je dirais d'abord simplement que Green Room manque de tripes. On peut certes lui reconnaître une certain efficacité (dramatique surtout) ; le film pousse le spectateur à ressentir une certaine extériorité vis-à-vis des évènements qui s'y déroulent. Pourtant les scènes de violence auraient pu à elles seules susciter l'émotion du spectateur (pour certains il s'agit du dégoût, pour d'autres de la jouissance), mais ici la violence semble presque banalisée, pas surprenante du tout mais attendue, déjà intégrée dans le cerveau du spectateur. De ce fait résulte la sensation de ne pas « participer » (émotionnellement) au film, mais d'y « assister ». Et c'est bien là ce qui est dommage car le synopsis était pourtant prometteur et réunissait des ingrédients propres à déclencher une violence géniale : musique hard-rock, club skinheads, néo-nazis, héroïne, etc. Finalement ce cadre, potentiellement riche et esthétiquement exploitable, ne l'est que très peu ou alors très superficiellement. Le look du film est certes soigné ; on peut y apprécier de beaux cadrages et de beaux plans, par exemple lors de l'ouverture où l'on découvre le groupe, The Ain't Rights, dans le champ de maïs. La gamme chromatique des verts y est très belle, et les cadrages assez originaux. Une fois le groupe arrivé dans le club skinhead, il semble que Saulnier néglige ou abandonne son projet esthétique au profit de l'action. Les images ne sont plus tellement surprenantes, pas laides mais presque classiques, et on ne les remarque plus pour elles-mêmes. Green Room ne me semble alors pas très bien porter son nom, le vert n'étant pas si présent que ça dans les décors, pourtant soignés, du club punk.

Finalement est-ce peut-être ce trop de soin pour l'allure et l'action qui finit par inhiber la violence, l'intensité même du film ? L'agressivité des uns et des autres est de ce point de vue trop figurative à mon goût, et donc n'atteint pas directement le spectateur, qui, encore une fois, peut s'attendre à être « violenté » comme évoqué plus haut. Mais Green Room est sans excès, sans fureur, sans fougue, et semble toujours dans la tempérance. Il n'y a rien de vraiment gore, de vraiment excitant pour le spectateur sadique que nous sommes tous un peu

« Green Room est sans excès, sans fureur, sans fougue, semble toujours dans la tempérance. »

secrètement. D'aucuns diront que c'est le mélange entre crudité du film d'horreur et innocence du teen-movie qui donne au film son charme, ou (au pire) son équilibre. Pourtant, il m'est à moi impossible de me résoudre à cette idée, car trop souvent il m'a été donné de trouver un geste ou une réplique un peu ridicule, responsable d'un déplaisant décalage. Par exemple, au début du film, est demandé à chacun des membres du groupe quel groupe il souhaiterait emmener avec eux sur une île déserte. Tous répondent, sauf un, jusqu'à ce qu'à la fin il se décide et à son interlocuteur de lui dire : « Tu diras ça à quelqu'un qui en aura quelque chose à foutre. ». Le spectateur déçu aurait pu lui aussi dire cette phrase, tant la réplique conclut drôlement le film, sur une note d'ironie plus que niaise…


Broad Green Pictures

Ainsi, Green Room, à l'instar de Blue Ruin, est un film plutôt « bien fait », efficace en termes de dramaturgie, d'actions, mais pas suffisamment pour être vraiment convaincant. A la fin, on peut être déçu d'avoir cru un moment que le film s'acheminerait vers une déflagration violente - émotionnellement violente, quand on constate que celui-ci semble en rester toujours à une forme de modération. En effet, un plaisir modéré seulement comble le désir secrètement tortionnaire du spectateur, quelque peu contrarié de ne pas avoir été surpris.

LE PRINTEMPS DE BOURGES : UNE QUARANTIÈME RAYONNANTE !

Charlotte Jouhanneau

On ne sait pas si c'est le début du festival de Bourges qui annonce l'arrivée du printemps ou si c'est le printemps qui annonce le début du festival, mais qu'il fasse beau ou qu'il pleuve on vit intensément pendant cinq jours, en courant de concert en concert dans la ville de Bourges. Depuis 1977, Bourges vit au rythme de la musique chaque mois d'avril. La première envie qui a motivé le Printemps de Bourges fut l'idée de rassembler « l'autre chanson ». Un pari plutôt réussi puisqu'aujourd'hui le Printemps continue de mêler têtes d'affiche et talents à découvrir, 40 ans après sa création. Alors retour sur cette quarantième édition du festival, qui n'a pas pris une ride.

Au menu cette année, des petits nouveaux, des habitués mais aussi des revenants. Le Printemps a eu le plaisir de fêter le grand retour sur scène de Louise Attaque, de permettre à Jain de revenir en tant que tête d'affiche, d'accueillir Mika pour un concert débordant d'énergie, d'offrir des heures d'ambiance jazz avec le formidable Ibrahim Maalouf, de charmer le public avec le groupe L.E.J ou encore Marina Key et de dédier une soirée au rap français avec cette année Nekfeu, Big Flo&Oli et d'autres.

Un peu de nouveauté dans cette nouvelle édition avec l'arrivée de la soirée Happy Friday qui a mélangé une dizaine d'artistes pendant plus de huit heures de concert. Pour cette première, The Avener, Caravane Palace, Lily Wood and The Pricks, Naâman, Odezenne et pleins d'autres ont partagé les scènes du W et du Palais d'Auron. Le lendemain, la célèbre Rock'n Beat Party était toujours au programme pour une nuit du samedi au dimanche totalement électro avec entre autres La Femme, Birdy Nam Nam, Bloc Party ou encore The Shoes. Cette soirée est devenue un classique du Printemps de Bourges.

Une quarantième édition dignement fêtée !

En l'honneur de son 40e anniversaire, le Printemps de Bourges a présenté le 13 avril dernier un spectacle événement dans la salle du Palais d'Auron. Une création originale qui a célébré une union magique d'artistes de différents univers. Elle a invité à se remémorer les plus grands moments de l'aventure du festival à travers des reprises musicales, des recréations et des hommages. Cette création spéciale a été mise en scène par Vincent Dedienne avec la direction musicale de Frédéric Lô. Une création inédite et pleine de fraîcheur qui a accueilli Bernard Lavilliers, Ibrahim Maalouf, La Grande Sophie, Nosfell, Katel, Izia, Youssoupha, Jeanne Added,

Miossec, Jeanne Cherhal...

De plus, deux expositions ont eu lieu pendant cette semaine de festival. Les 40 affiches du festival, réalisées de 1977 à 2016, ont été présentées sur les grilles du jardin de l'archevêché. Puis, la mairie de Bourges a proposé de se plonger dans l'album souvenir du festival avec une exposition de photographies retraçant quatre décennies de concerts et d'artistes invités.

Les iNOUïS du Printemps de Bourges

Parlons maintenant d'un autre concept totalement Bourges, celui des iNOUïS. La scène consacrée aux iNOUïS permet de découvrir chaque année les jeunes talents musicaux de demain. De Jeanne Cherhal à Feu!Chatterton, ils ont été douze anciens iNOUiS dans la programmation 2016. Depuis 1985, Le Printemps de Bourges s'est doté d'un dispositif national et original de repérage et de sélection de jeunes artistes en rock, chanson électro et hip hop : Les iNOUïS du Printemps de Bourges Crédit Mutuel. Depuis 30 ans, ce réseau explore leur territoire pour dénicher les perles rares comme par exemple Christine and The Queens, Skip The Use, Fauve, Last Train, Gojira, Cats on Trees et pleins d'autres. Et l'aventure des iNOUïS ne s'arrête pas là : elle se poursuit à l'automne avec La Tournée des iNOUïS. Cette année c'est Fishbach qui a remporté le prix des iNOUïS du Printemps de Bourges 2016.

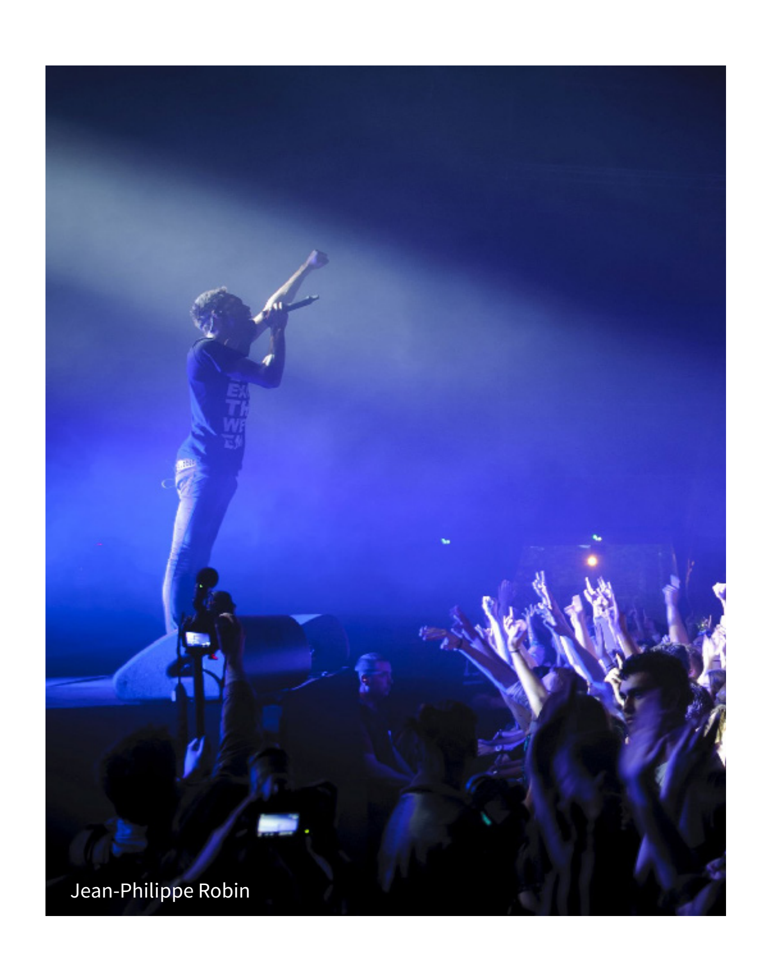
Un festival qui a su tenir ses promesses

En 40 ans de festival, le public, qui a pourtant traversé trois générations, n'a cessé de se renouveler accueillant toujours une fréquentation jeune. Des milliers d'artistes sont passés par Bourges, marquant l'histoire de la musique, tous aussi différents les uns des autres (de Charles Trenet à NTM ou bien de Gainsbourg à Stromae ...).

Pour faire un bilan de cette édition nouvellement présidée par Boris Vedel, cette année, le Printemps de Bourges, ce fut : 130 salles de concerts et plus de 430 concerts dans tout le festival, presque 75 000 places de concert délivrées et plus de 2500 professionnels et partenaires accrédités et finalement toute un équipe d'environ 1300 personnes pendant le festival.

On souhaite au Printemps de Bourges de poursuivre ses envies pour les 40 prochaines années. Toujours plus de public, toujours plus de rencontres et de découvertes musicales.

Si vous avez raté cette 40e édition avec regret, pas de panique, la prochaine est déjà prévue du 18 au 23 avril 2017.


Jean-Philippe Robin

RENCONTRE AVEC

CLUB CHEVAL

« ON FAIT PAS MAL DE DESTRUCTION CRÉATRICE »

Propos recueillis par Noa Coupey, Maël Sinic et Solène Lautridou

Au mois de mars dernier, lors du festival Panoramas à Morlaix, nous étions partis à la rencontre de nombreux artistes. Le samedi soir, nous interviewions Club Cheval, un groupe de musique électronique originaire de Lille, composé de Myd, Panteros666, Sam Tiba et Canblaster. Leur nouvel album Discipline, qu'ils ont joué en live, est sorti le 4 mars. Rencontre.

Salut les gars, alors vous êtes dans quel état d'esprit avant d'envoyer du lourd ?
Euh bah on est un peu en pause là ! Avant l'excitation tout ça tout ça. On est chacun respectivement en décalage horaire. On a fait une nuit blanche car on a joué hier... Du coup on est en mode luminosité faible.

Et luminosité élevée ça va reprendre quand ?
Vers 23h je pense ! Souvent on est assez concentrés avant le live. Là c'est l'étape café et après y'a d'autres étapes.

Là vous êtes à Panoramas, vous retrouvez quelques potes dans la programmation ?
Grave ouais, y'a Mr Oizo déjà, les Birdy, Madame, What So Not qu'on avait vu en Australie, Louisahhh... Y'en a plein en fait ! Et là c'est assez bien parce que c'est des gens qu'on a pas forcément l'habitude de voir. La prog elle est assez variée et précise donc c'est assez agréable. Nous on va faire la teuf après notre live.

Vous allez aller voir qui ?
Panteros666 : Moi en fait je me suis mis à donf dans la musique électronique quand j'avais vu un set d'Oliver Huntemann à Lille en 2009 ou 2010. C'est venu tardivement chez moi mais voilà... Alors je sais que maintenant il joue pas les mêmes trucs qu'avant. C'était un album qui était sorti sous Gigolo Records qui s'appelait Fieber. C'est énorme. T'écoute ça aujourd'hui c'est trop bien, c'est hyper actuel vu que c'est un allemand, enfin vu que la techno allemande ça revient vachement à la mode.

Myd : Y'a Léon Vynehall qui joue après nous aussi qu'on a bien envie d'aller voir. On joue pleins de morceaux à lui en Dj set et là aller le voir en vrai, j'ai hâte de voir ce qu'il peut jouer.

Ça vous soûle de jouer en même temps que Mr Oizo ?
C'est normal c'est un festival... On joue toujours en face d'un ami !

Vous êtes sapés comme jamais. Votre esthétique est devenue assez importante. Comment se fait la symbiose entre la musique et les visuels ?
En fait c'est simple. On a voulu vraiment créer le groupe Club Cheval et pour ça, il faut un peu faire des sacrifices pour avancer. C'est un peu comme une réforme. Je dis pas c'est bien, c'est pas bien, on parle pas politique, on parle «Clubbing» (rires). En gros, avant on avait tous les premiers pas qui étaient le collectif : tous ces trucs là de toute façon ça vit partout sur internet que ce soit sur instagram, tumblr, facebook... Mais là on voulait vraiment créer le groupe Club Cheval et puis c'est notre joujou, on aime bien expérimenter un peu du coup on s'est dit on vide tout et on repart à zéro avec une identité de groupe qu'on a décidé. Avant on partait dans tous les sens, c'était tellement riche qu'il a fallu un peu désherber pour refoutre des petits légumes bien stylés.

Vous bossez avec quelqu'un ou c'est vous qui avez pensé tout ça ?
La plupart des réflexions c'est nous quatre. Personne nous impose rien. Aujourd'hui un groupe, c'est lui qui décide ce qu'il veut faire.

Internet a changé, comment vous pensez évoluer dans 5 ans, dans 10 ans ?
Internet ou pas, on fait de la musique. Si tu te concentre trop sur le reste et pas sur la musique, bein ta vie elle est un peu nulle si t'es musicien... (rires). Mais en tout cas, on évolue, c'est pas parce qu'aujourd'hui on est tous les quatre habillés en noir avec cette pochette et une esthétique particulière qu'on va la garder.



Club Cheval

Au contraire, on est hyper excités par la nouveauté et par le fait de créer de nouveaux trucs, d'aller de l'avant. Donc je pense que le Club Cheval, dans un an déjà, il aura beaucoup changé. C'est une de nos force, d'être à quatre et de créer sans s'arrêter.

Justement, le fait de travailler en équipe, ça marche comment ? Au niveau de la création par exemple.

Panteros666 : On fait pas mal de destruction créatrice. Je sais pas si vous avez fait de l'économie ? Joseph Shumpeter ça vous dit rien ? En bref, c'est comme ça que marche l'innovation technique et technologique. En fait on détruit un peu le truc qui existe pour l'améliorer et au final on fait ça à quatre. C'est à dire que dès qu'on revient avec une démo, on va quand même tout remettre en cause et tout remodeler avec différentes idées. Par exemple, on va changer le tempo, la tonalité, l'humeur d'une chanson etc.

Myd : Pour faire simple, quand on commence un morceau c'est un de nous qui va venir avec une idée. Ca peut être une idée de style, de tempo, ou même une vraie démo commencée et en fait y'en a un autre qui va arriver et qui va ajouter quelque chose à cette idée. On va ajouter, ajouter... et puis on a tous un peu nos spécialités. Par exemple, Victor il va réussir à faire un truc en deux secondes, que moi j'aurais mis deux jours à faire. Genre je vais lui dire «j'avais cette idée là, ça te dit pas de tester ça ?», et pendant qu'il va le tester il va faire autre chose et c'est comme ça que les morceaux évoluent. Faut savoir que chaque morceau de Club Cheval est forcément touché par nous quatre. Y'a jamais un morceau de Club Cheval fait par une personne.

Panteros666 : Un morceau voit jamais le jour sans avoir vécu trente vies différentes.

Est-ce que vous auriez une anecdote de festival ? Voire la pire.

Panteros 666 : La pire ? Euh c'est des problèmes techniques. Moi ça me hante. C'était le tout premier live qu'on ai fait avec Boiler Room au grand Palais. Le live était pas près mais on a du le faire quand même donc c'était comme faire voler un avion qui marche pas.

Myd : En fait pour faire simple, sur scène on ramène notre studio. Alors déjà brancher et rebrancher un studio ça prend mille ans et c'est hyper instable. C'est notre petit laboratoire, y'a n'importe quoi qui peut péter et là c'est ce qui s'est passé malheureusement. Mais heureusement, maintenant c'est plutôt stable.

Et sinon, autre que technique, vous avez pas quelque chose de plus croustillant ?

Panteros666 : Euh... C'est toujours compliqué comme question parce que tu te fais un peu comme une vidéo historique style facebook et choisir un souvenir c'est un peu injuste. Après, les bons souvenirs ils vont arriver vu que Club Cheval ça fait que le quinzième concert qu'on fait. Donc là on va dire que le plus beau souvenir quand même c'était quand on a joué à la Gaité Lyrique le mois dernier et c'était notre premier concert à quatre, avec le live, l'album qui était sorti. Et de voir les gens chanter les paroles et tout c'est émouvant. J'étais un peu comme Lorie genre «ah merci public c'est beau», alors qu'avant je jouais en Dj set. Tu vois que les gens kiffent ton dj set, ils dansent, ils s'amusent, ils crient mais là le fait que les mecs chantent tes chansons et viennent te voir pour l'album ça fait un autre truc et c'est une sensation qu'on voulait retrouver et que t'as plus quand t'es que Dj.

Par rapport au concert, les liens que vous avez tissé avec le public, vous les préférez dans un night club, une petite salle ou un truc à audience réduite type Boiler Room ?

Myd : Notre live Boiler Room il était déjà dans une énorme salle, mais sinon notre live il est plutôt calibré pour un festival. Et on a bossé nos morceaux pour que ça envoie dans des lieux comme ici par exemple.

Panteros666 : On travaillera sur des versions plus intimistes. En fait, l'album est assez intimiste, c'est un peu de la musique d'avant minuit et là on a retravaillé toutes les chansons justement, un peu plutôt deux heures du mat'. Donc c'était ça qui était marrant aussi, de rajouter une énergie beaucoup plus dansante sur l'album qui était un peu plus doux.

Est-ce qu'il va vous arriver de faire des trucs un peu bizarres avec le public comme les Sexy Sushi qui lancent des baguettes de pain ou Salut c'est cool qui jettent des tapis ?

Non nous on est vraiment trop occupés à faire de la musique, et pas trop de la performance corporelle ou théâtrale. On a tous les quatre notre petite station pleine de synthés, de machines et compagnie donc on a vraiment beaucoup de taf. On est plus tous les quatre avec nos casques, c'est un peu plus scientifique que performeur. Ca n'empêche pas que notre mise en scène est cool à voir et que c'est intéressant mais on avait plus envie de montrer ce qui se passe en studio et montrer la manière dont on fait de la sic plutôt que de faire un spectacle amusant.

Sinon, la Bretagne, ça vous gagne ?

(rires)

Si vous deviez vous reconvertir, en qui ça serait ?

Myd : Caricaturiste.

Panteros666 : Les ordres (rires). C'est pas la police, c'est les moines etc, c'est le clergé. Mais c'est un peu mille ans trop tard, en plus c'est un peu devenu tous des salauds. Mais bon, moine c'est bien, en plus j'ai une coupe de moine de toute façon (rires).

Myd : Ou alors moine brasseur de bières. Genre l'inventeur de la Hoogarden.

AVIS DE TEMPÊTE AU GUGGENHEIM

Dorian Le Sénéchal

« But a Storm Is Blowing from Paradise : Contemporary Art of the Middle East and North Africa ». (Mais une Tempête Souffle du Paradis : Art contemporain du Moyen Orient et d'Afrique du Nord). C'est par ce nom poétique que nous invite le musée Guggenheim de New York à découvrir l'art très méconnu du Moyen Orient et du Maghreb. Subtile et actuelle, cette exposition n'est pas naïve et invite au contraire le spectateur à découvrir, mais aussi à remettre en question et s'interroger.

Troisième volet, ou plutôt mise en scène de l'initiative MAP d'UBS et de la fondation Guggenheim « But à Storm Is Blowing from Paradise » propose aux visiteurs non pas une simple exposition ; mais plutôt une interaction, une connexion, avec des artistes, mais aussi des populations de différentes régions. Selon Richard Armstrong, dirigeant du musée Guggenheim, « la rencontre des acteurs de ces expositions, curateurs, écrivains, journalistes, universitaires et artistes, a fait disparaitre des vérités préconçues à New York. Ces expositions fournissent aux spectateurs de nouveaux angles de vue, sur le futur, mais leur permet aussi de reconsidérer le présent, et parfois même le passé ».

"In this exhibition, I explored ideas around migration, the movement of ideas, the movement of people."
– Sara Raza, MAP Curator

Faire du Moyen Orient et du Maghreb, souvent représentés comme une véritable poudrière, une simple zone de guerres et de conflits est une erreur. Bien au contraire, les artistes de la région s'efforcent de transmettre à travers de nombreuses réalisations leurs espoirs, les anxiétés et les idées de cette zone. L'exposition ne s'arrête cependant pas là et va bien plus loin en explorant le pouvoir de l'architecture et l'héritage du passé colonial. Il est en effet facile et commode d'oublier le rôle majeur des puissances occidentales dans la situation et les équilibres actuels de la région. L'architecture est, quant à elle, le symbole de la modernisation de cette région. Les grattes-ciel du Golfe en sont le témoignage.

Troisième thème majeur mis en valeur par la curatrice : la migration. Mais pas seulement celle des hommes, celle des idées aussi. Car au-delà de ce que David Cameron qualifie d'une « bande de migrants », ce sont des hommes qui s'échouent sur les côtes européennes, ce sont aussi des idées, des rêves, des compétences, et surtout une vision différente du monde. L'œuvre d'Ori Gersht, Evaders nous rappelle que nous aussi, européens avons été à cette place. Cette vidéo de quinze minutes retrace le parcours d'un philosophe allemand tentant de fuir la France occupée. Se voyant refuser l'accès à l'Espagne (pour ensuite rejoindre le Portugal et les États-Unis), il choisit de se suicider. Sa périlleuse odyssée, une traversée des Pyrénées à pied, n'est pas sans rappeler celle de nombreux migrants d'aujourd'hui.

"I'm interested in […] how architecture plays such a central role in […] the making of the modern Middle East, and how it has been used, and in some cases, abused, as a tool to mobilize the masses."
– Sara Raza, MAP Curator

Réduire cette exposition aux migrants serait cependant regrettable, son regard sur l'architecture de la région évoqué plus haut, mais aussi ses interrogations sur les valeurs morales des sociétés arabes sont autant de clés qui permettent de mieux comprendre les équilibres qui régissent le Moyen Orient. Bien loin d'être figées, ces sociétés sont en effet en constante évolution. Inspiratrices de l'Occident et inspirées par ce dernier, la créativité du monde arabe est relativement méconnu, et trop souvent plagié (Le Corbusier, Newton…) par ceux qui ont appris à la connaître.

Mais de tous ces éléments, ces idées, ces témoignages, une question semble ressortir : Qu'est-ce que le Moyen Orient ? Ou plutôt, quelle perception en avons-nous ? C'est ici que la magie opère car aucune « bonne réponse » n'est possible. Il appartient à chacun de se forger une opinion sur cette région, sa culture et ses habitants. Le rôle de cette exposition est ainsi celui d'une passerelle qui est rendue accessible par le questionnement du spectateur. Dans l'ère du « tout, tout de suite », cette invitation à s'arrêter et se questionner, bien loin d'être obsolète, nous offre quelque chose qui semble se raréfier dans nos sociétés actuelles : un esprit critique, soit le fait de s'interroger et d'examiner avant de juger.

L'exposition se tiendra à New York du 29 avril au 5 octobre 2016 puis sera transférée au musée Pera à Istanbul au printemps 2017.

LE VENT DE NOUVEAUTÉ QUI GLACE LA POLITIQUE ESPAGNOLE

Sarah Francesconi

« Si vous nous empêchez de rêver, nous vous empêcherons de dormir ! », ce slogan scandé sur la Puerta del Sol de Madrid durant les émules de 2011 pèse aujourd'hui de tout son poids sur la politique espagnole. Les deux grands partis historiques espagnols, le PP, parti conservateur actuellement au pouvoir, et le PSOE, le Parti Socialiste Ouvrier Espagnol, ne doivent en effet pas dormir sur leurs deux oreilles depuis les élections générales de décembre 2015 qui mettent le pays dans une impasse politique en proclamant la fin du bipartisme espagnol et l'avènement de jeunes partis alternatifs aux idées nouvelles tels que Podemos et Ciudad

Discrédit des grands partis historiques

Les élections générales, équivalent de nos élections législatives françaises, permettent de renouveler le Congrès des députés et le Sénat ; l'enjeu est donc identique et les élections permettent de mesurer le soutien du peuple accordé au gouvernement en place. Or, en décembre 2015, les résultats sont criants : les Espagnols refusent le schéma politique classique qui opposait conservateurs et socialistes et qui s'équilibrait depuis 1982 de manière régulière. Cette volonté de changement intervient à la suite de la crise de 2008 et de la difficulté pour le gouvernement de gérer la situation économique. En effet, le PSOE alors au pouvoir représenté par Zapatero avait assuré qu'il n'effectuerait aucune coupe budgétaire sur les aides sociales mais a du céder devant la pression des marchés et des institutions monétaires. L'Espagne, qui faisait du secteur immobilier l'un des premiers piliers de son économie, s'écroule alors et le taux de chômage atteint des sommets en frôlant les 25%, et quasiment les 50% chez les jeunes. Zapatero retourne sa veste et précipite ainsi la victoire de la droite en 2011 avec Rajoy (Partido Popular). Celui-ci multiplie les coupes budgétaires et impose une politique d'austérité au pays, plongeant dans la misère les classes moyennes et défavorisées. De nombreux étudiants se voient refuser leurs bourses, et certaines familles sont contraintes de se regrouper en un seul et même foyer pour diminuer le coût de la vie et du logement. Le peuple espagnol étouffant sous les restrictions budgétaires, qui touchent d'ailleurs le secteur culturel en premier lieu, laisse éclater son ras le bol avec le mouvement des Indignados quelques mois après l'élection de Rajoy, en mai 2011.

Podemos, la voix du peuple

Les « indignés » occupent durant plusieurs mois certaines grandes places du pays, notamment la Puerta del Sol de Madrid et s'organisent en différentes commissions pour organiser la vie sur la place jusqu'en juin 2011. Les AG sont au cœur du rassemblement, et

fonctionnent sur le principe de la prise de parole libre et l'écoute de chacun, la discussion étant à la base du rassemblement. Il s'agit de prendre conscience de la situation réelle par le partage des expériences personnelles et de propositions de changements sans volonté de représentation ou d'intégration politique au départ. Ce besoin de se faire entendre par ses concitoyens crie ce sentiment d'être ignoré par le gouvernement qui ne décide aucune politique en adéquation avec la situation réelle de son peuple, en se justifiant par la situation d'urgence dans laquelle se trouve l'économie nationale. Le mouvement des indignados se politise peu à peu et se transforme finalement en parti suite au manifeste Prendre les choses en main : convertir l'indignation en changement politique (Mover ficha : convertir la indignación en cambio político), soutenu par une trentaine de personnalités publiques espagnoles. Ce manifeste revendique le besoin pour le mouvement des indignés de se transformer en véritable parti politique pour enfin pouvoir imposer, à l'échelle européenne, des idées de gauche dans la gestion de la crise économique et adoucir les politiques drastiques mises en place par Zapatero puis Rajoy.

Podemos nait donc des discours des citoyens espagnols lors des AG de la Puerta del Sol, et de cette poussée populaire réclamant une prise en compte réelle du peuple par le gouvernement espagnol. Cette création politique révèle le besoin d'une gauche alternative pour répondre à l'incapacité du PSOE puis du PP à gérer la crise, et la volonté d'une organisation politique pensée différemment, à partir des citoyens pour une véritable démocratie représentative. Podemos prône donc en ce sens un redressement économique non plus à l'aide de coupes budgétaires mais en instaurant un revenu de base pour tous comme cela existe déjà dans plusieurs pays [à ce propos, lire aussi], et notamment une redéfinition de la souveraineté espagnole en incluant davantage la population civile dans les grandes décisions politiques via des référendums pour chaque réforme constitutionnelle majeure. Podemos encourage également un accès à la politique pour tous les « gens normaux » selon Pablo Iglésias, leader du parti, et non plus seulement pour les diplômés de grandes écoles administratives ou politiques. A Barcelone par exemple, c'est Ada Colau qui est élue maire aux élections de 2015, elle qui est surtout connue pour son activisme revendiquant un droit au logement durant la crise de 2008 et soutenue par Podemos qui s'était refusé à proposer ses propres listes.

Une nouvelle génération politique espagnole

Les élections générales de décembre 2015 marquent le début d'une transformation politique fondamentale. Les deux grands partis de droite et de gauche (PP et PSOE) marquent un recul considérable par rapport aux résultats de 2011 comme le montre ce schéma comparatif.

Le PP et le PSOE qui prenaient à eux seuls les deux tiers des sièges reculent considérablement en 2015 pour n'occuper qu'une petite moitié des votes face à un Podemos qui commence à s'imposer sur la scène politique nationale. Le PP et le PSOE perdent respectivement 63 et 20 sièges par rapport à 2011, tandis que Podemos obtient 69 sièges. Ciudadanos, parti centriste issu lui aussi de la société civile se définissant comme libéral et progressiste et très attaché à la défense de la Constitution espagnole et la souveraineté nationale, obtient 40 sièges, lui permettant de faire partie des quatre partis majeurs espagnols. Ces résultats démontrent largement le discrédit jeté sur grands partis traditionnels autant à gauche qu'à droite et l'affirmation de partis jeunes et alternatifs qui s'imposent avec autant de légitimité que les partis historiques.

Une paralysie politique dont le Roi doit se mêler

Faute de parti l'emportant la majorité au Parlement, l'Espagne se trouve depuis maintenant plus de cinq mois dans une paralysie politique puisque aucun gouvernement ne peut être constitué. Il s'agit donc pour les quatre formations en question de trouver un terrain d'entente afin de débloquer la situation politique du pays qui doit pour l'instant se passer d'un gouvernement. Or, malgré les négociations et les prétendues concessions, tous les partis se refusent à céder aux exigences des autres malgré la « bonne volonté » apparente, et compliquent ainsi le jeu politique. Seuls le PSOE et Ciudadanos ont réussi à négocier une alliance lors du vote du 2 mars 2016, mais Ciudadanos n'ajoutant que 40 voix à celles des socialistes, la coalition a échoué à atteindre la majorité absolue fixée à 176 voix. Le roi Felipe VI est donc intervenu pour imposer de nouvelles élections générales le 26 juin afin de débloquer la situation. Le gouvernement actuellement en place avec Rajoy à sa tête n'aura donc pu engager aucune réforme importante pendant ces six mois d'attente.

Cette paralysie montre l'incapacité du système politique espagnol à répondre aux attentes nouvelles de son peuple et à sa demande de changement ancrée dans une dynamique de revendications populaires qui se font entendre depuis le 15 mai 2011 à travers le mouvement des Indignados. Situation initiale qui rappelle étrangement les Nuits Debout françaises, qui semblent elles aussi ne pouvoir se faire entendre qu'à travers une formation politique, dans l'espoir - enfin ! - de renouveler le visage de la politique française qui semblent se perpétuer indéfiniment avec les mêmes personnages.

LES HABITANTS

LA PAROLE DONNÉE AU « VRAIS GENS »

Diane Lestage

Embarquement immédiat sur les routes de France dans la caravane d'un des plus grands photographe et documentariste français. Raymond Depardon, qui présente son dernier film : Les Habitants. « Du nord au sud, de Charleville-Mézière à Nice, de Sète à Cherbourg, je pars à la rencontre des Français pour les écouter parler (...) en toute liberté ».

Après les tristes événements de Charlie Hebdo en janvier 2015, Raymond Depardon décide de finalement tourner en 35mm un film au cœur de la France. Il part donc avec sa compagne et productrice Claudine Nougaret pendant trois mois durant l'été 2015 à la rencontre des « habitants » de l'Hexagone, afin de filmer la parole des Français tout en se posant la question « Qu'est ce qui fait qu'on vit ensemble en France ? ». Il aménage une vieille caravane et élit domicile sur les places de villes où il invite les riverains à venir par « couple » finir leur conversation face à la caméra. On assiste à de véritables scènes de la vie quotidienne : des discussions entre amis, amoureux, collègues, parents, etc.

Alors que les Français qui ont accepté de participer au projet du cinéaste auraient pu profiter de cette occasion pour parler politique, de leur peur face au terrorisme, de la crise économique ou encore pour critiquer le gouvernement qui ne tient pas ses promesses. On s'aperçoit que ce qui les inquiète, ce sont plutôt leurs soucis personnels, que ce soient les décisions et problèmes de couple, le travail, le départ des enfants, les espoirs du futur et la nostalgie du passé. Loin de l'ethnocentrisme parisien et des élus, ce panel de « couples » représente la majorité et la diversité des Français en toute simplicité et c'est plaisant de les voir s'exprimer librement ; sans tabous, ils ne font que confirmer l'expression « les vrais gens » qui définit bien le projet de Raymond Depardon. Ces habitants font partie de notre famille, nous sommes ces habitants.

La simplicité comme fil conducteur

Une vieille caravane blanche aménagée sans aucune fioriture traverse les routes de campagne et de petits villages. On suit cette caravane et on aurait presque envie d'entendre en fond sonore la célèbre chanson d'Yves Montand A Bicylette. Mais à la place, on écoute une magnifique musique composée par Alexandre Desplat (qui a travaillé avec Jacques Audiard, Roman Polanski ou Wes Anderson entre autres), une musique qui elle aussi semble redonner la parole à ceux qu'on entend peu. Ces plans-séquences s'intègrent efficacement dans la mise en scène et rythment le film tout en permettant de différencier les zones régionales.

Quant au studio minimaliste, en plus de la caméra et de micros, il est composé d'une tablette dans le fond de la caravane, de deux tabourets et d'une vitre qui donne un aperçu vivant de la ville et où l'on aperçoit le plus souvent une place avec ses commerces ainsi que les habitants qui se promènent ; certains se recoiffent même en se regardant dans le fenêtre, ne sachant sans doute pas qu'ils sont rentrés dans le cadre du film. Ce que l'on aperçoit ressemble en quelques sorte à une photographie vivante. Certains pourraient évoquer le voyeurisme, mais la réalisation du cinéaste permet en réalité d'être témoin et confident de l'intimité de personnes, ce n'est pas un rôle qu'on leur offre mais l'occasion d'une mise à nu sur certains sujets qui les touchent et dont ils discutent normalement en privé.

Le spectateur se fond dans la caméra alors que le réalisateur qui a installé le dispositif s'efface après avoir expliqué son projet en voix-off en ouverture. Mais le décor s'évapore lui aussi peu à peu, laissant sa place à l'humain et à sa parole parfois touchante, parfois plus grave, qui constituent le cœur du film et battent ensemble d'un seul et même mouvement laissant s'échapper le chant des accents de Roubaix à Nice ou les expressions propres à chaque région, à chaque génération et qui

mettent en valeur la belle diversité qui fait de la France ce qu'elle est.

Féminisme : un combat très loin d'être terminé

Ce qui ressort véritablement d'un point de vue social dans ce projet de Raymond Depardon, c'est la place de la femme. La bonne nouvelle, c'est qu'elles osent enfin parler, dire ce qu'elles en pensent et c'est pour ça que Les Habitants apparaît comme le film le plus féministe du cinéaste comme l'affirme avec fierté Claudine Nougaret. Elles apparaissent fortes et solidaires, ces femmes victimes de violences conjugales, d'infidélités assumées, de machisme récurrent. Elles gardent la tête haute en faisant en sorte de rendre leurs enfants heureux et de vivre une belle histoire d'amour alors qu'elles reçoivent peu d'aide comme l'explique cette femme dont l'ex-mari paye à peine les pensions qu'il devrait lui verser.

La mauvaise, c'est que le sexisme est encore beaucoup trop présent, que ce soit dans les actions de ces hommes ou dans les propos émis par certains d'entre eux, comme ces deux jeunes niçois d'environ 17 ans qui parlent des filles qu'ils peuvent se faire ou pas, ce jeune homme qui tient des propos violents en parlant à un ami de sa copine qui ne veut pas avorter ou cette mère qui dit que les études, ça va pour un temps, mais qu'il faudrait peut-être penser à se marier et à faire des enfants. Des éléments qui montrent bien qu'il y a encore (malheureusement) du travail pour faire évoluer certaines mentalités.

Cette immersion bienveillante ne permet aucun jugement de la part du spectateur devant cette cartographie de « vrais gens » et on peut regretter que sur tous les couples de participants qui ont été filmés, nous n'en voyons que vingt-cinq et que le film dure seulement une heure trente.


WB DR

LE LIVRE DE LA JUNGLE
AUX FRONTIÈRES DU RÉEL

Nicolas Renaud

Le Livre de la Jungle se situe dans le prolongement de la nouvelle politique de Disney depuis moins de dix ans : la réadaptation en live de ses classiques animés. Tiraillée entre plusieurs impératifs commerciaux, souvent antagonistes, cette version 2016 est un produit fragile, souvent schizophrène mais étrangement attachant.

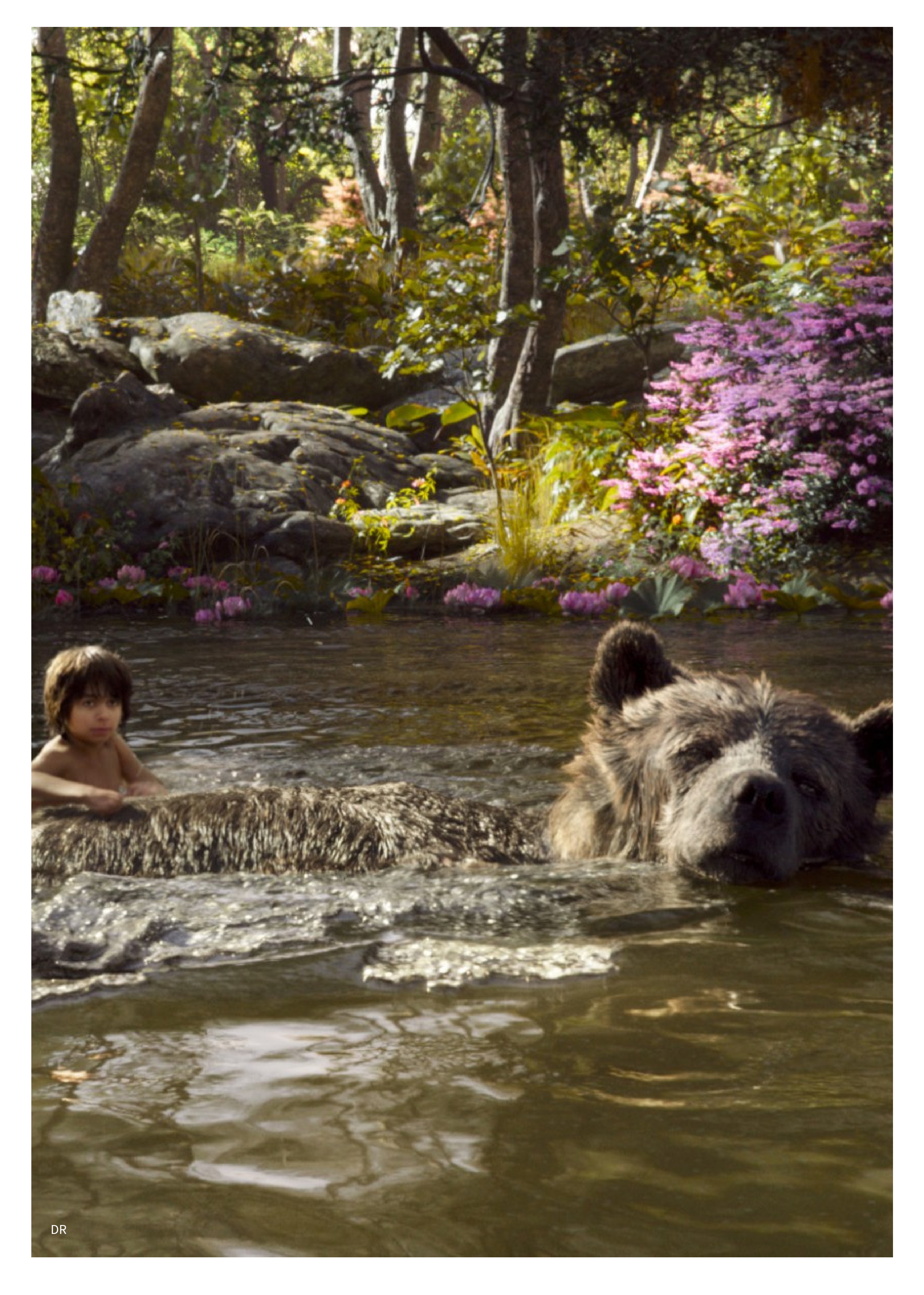
Les premières minutes du Livre de la jungle sont un électrochoc. Chaque image est l'objet d'une sidération face au réalisme de l'animation des dizaines d'espèces animales qui pullulent à l'écran. La frontière entre réel et imaginaire a rarement été aussi ténue. Le film réitère donc l'exploit du tigre photoréaliste de L'Odyssée de Pi et le multiplie pour chaque créature. Cette réussite visuelle tient tout autant à leur animation (notamment le rendu de la fourrure et des muscles) qu'à leur intégration dans le reste du cadre. Cela est rendu possible par l'expérience de Jon Favreau dans les effets spéciaux avec ses deux Iron Man, mais également par la technique de la prévisualisation. En effet à part l'acteur jouant Mowgli et quelques accessoires, le reste de l'image est entièrement numérique. Ainsi, lors du tournage, le réalisateur voit sur son moniteur les personnages et les décors grossièrement produits, autour de l'acteur. La cohabitation entre le réel et le numérique étant donc prévue dès le tournage, elle en est d'autant plus aboutie.

Mais cette avancée certaine dans l'univers des effets numériques est également une source de fragilité. L'approche du film est naturaliste, à la fois à travers le photoréalisme des animaux et une mise en scène parfois proche du documentaire, avec des zooms et une longue focale. Dans ce réalisme exacerbé il est donc troublant de voir débarquer au milieu d'un plan le design d'une créature cartoonesque, ou même plus généralement de les voir parler. Sans doute aurait-il fallu que le film tranche plus radicalement entre le cartoon et le naturalisme.

Le passage du dessin animé au photoréalisme est également une source d'ambiguïté. Prenons comme exemple la scène du serpent. En 1967, lorsque Kaa s'enroule autour de Mowgli, nous savons, grâce au dessin, que tout est fictif. Mais en 2016 l'authenticité des effets spéciaux provoque un vrai malaise lorsque ses anneaux serrent le jeune acteur. Tout à coup notre rapport à l'image est déboussolé et nous ne savons plus quel point de vue adopter.

Tiraillé entre la volonté de reprendre l'esprit du dessin animé et de proposer quelque chose de nouveau, entre l'approche tout public et celle plus dark à la mode aujourd'hui, le film apparaît comme schizophrène. Mais à force de vouloir tout faire en même temps, inconsciemment, il finit par ne rentrer dans aucune case préfabriquée. Et c'est sans doute en déstabilisant sans cesse son spectateur qu'il devient attachant.

Malgré un scénario construit maladroitement autour de deux axes en parallèles (Mowgli d'un côté et Sher Khan de l'autre) ce Livre de la Jungle n'en reste pas moins singulier. Même la mise en scène de Jon Favreau (jadis un peu trop convenue) parvient à nous étonner avec quelques éclats ici et là. En résulte une aventure honnête qui arrive à nous refaire croire qu'au sein de Disney réside encore des personnes motivées par le goût du travail bien fait.



DR

RENCONTRE AVEC

ARTHUR BEATRICE

«ON PENSE TOUJOURS À COMMENT S'AMÉLIORER»

Eloïse Bouré

Arthur Beatrice, le quartet composé d'Ella Girardot, Orlando Leopard et Elliot et Hamish Barnes, nous vient tout droit de Londres. En 2014, ce groupe d'éternels perfectionnistes a conquis la critique et nos oreilles avec un premier album qui délivrait une pop vibrante et maîtrisée. A l'occasion de la sortie de leur deuxième album, Keeping the Peace, nous avons rencontré Ella, Elliot et Hamish avant leur concert intimiste au Badaboum.

Quels enjeux se présentent dans la production d'un deuxième album, après un premier opus très bien accueilli par la critique ?
Ella : Je pense qu'un deuxième album, c'est toujours un challenge. Il y a beaucoup à apprendre du premier album et bien sûr on l'aime beaucoup, mais on veut évoluer, grandir en tant que musicien tout en gardant l'identité du son d'Arthur Beatrice. Donc le challenge, c'était trouver comment faire ça. Dans le premier album, on se cachait un petit peu et pour celui-là on voulait voir les choses en plus grand, être plus honnêtes et ouverts avec nos paroles et même avec nos mélodies.

On a remarqué qu'en effet la production semblait plus conséquente sur cet album, avec des collaborations, notamment ; comment est-ce que vous avez géré tout ça ?
Ella : Oui, pour notre premier album on était assez isolés donc on bossait juste les uns avec les autres dans une pièce, je pense que ça se ressent sur le disque. Sur celui-ci on voulait travailler avec d'autres personnes, comme le London Contemporary Orchestra. On laisse plus de gens se mêler au projet.

Hamish : En gros on a fait cet album de la même manière que le premier, sauf que pour chaque aspect un peu particulier, on l'a fait avec des gens qui savaient le faire mieux que nous. On s'est ouverts à la collaboration pour obtenir le meilleur son possible, dans un très bon studio.

Elliot : Je pense que le studio joue beaucoup aussi ; quand on a accès à tout cet équipement c'est plus simple de trouver l'inspiration, ça fait une grosse différence.

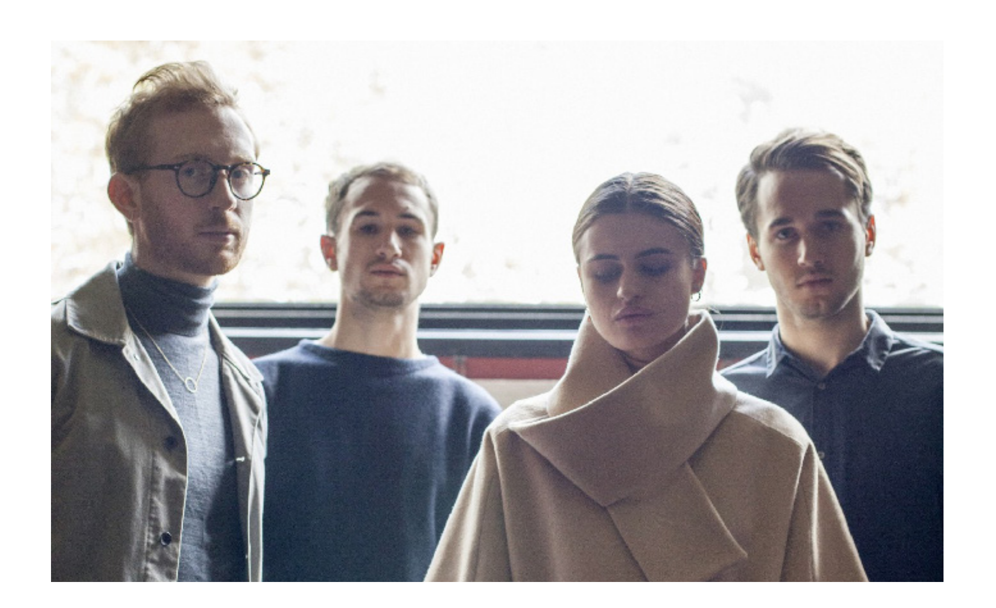
Vous écrivez vos chansons collectivement. Comment s'est passé le processus d'écriture sur cet album ? Vos textes sont-ils toujours le reflet de vous-mêmes et de vos vies personnelles ?
Elliot : Le processus était un peu le même que sur le premier album. Parfois Ella chante les paroles, et nous on suit au piano et à la guitare, mais je pense que les chansons se forment vraiment une fois qu'on est dans le studio tous ensemble à travailler vers ce qu'on veut comme genre de son.

Hamish : L'expérience personnelle est toujours aussi importante ; certaines chansons sont ouvertement autobiographiques.

Vous pensez avoir atteint une certaine maturité artistique ? Comment vous vous voyez évoluer dans les années à venir ?
Elliot : Le truc avec un album, c'est que dès que tu le finis tu penses déjà à ce que tu feras différemment la prochaine fois. Même si on a à peu près trouvé notre sonorité et qu'on est fiers de ce qu'on a accompli, on pense toujours à comment s'améliorer.

Ella : Je pense que ça va toujours changer, ça ne va jamais être juste une seule chose. Pour le moment on en est là, mais dans quelques années ça sera sans doute très différent. Je suis juste heureuse qu'on fasse de nouveau des concerts. Pour le moment je me concentre là-dessus (rires).

Votre nom revendique une volonté d'androgynie : est-ce que vous avez envie de dépasser l'idée d'individus sexués ?
Ella : Oui, je pense. J'imagine que je peux dire que je suis féministe dans le sens où je ne pense pas que les femmes et les hommes devraient être traités différemment, et je ne crois pas qu'ils pensent différemment la plupart du temps… Nos chansons s'appliquent indifféremment aux deux genres. Je ne veux pas qu'on me perçoive comme « la fille » dans le groupe.



Les autres sont mes meilleurs amis depuis dix ans, je ne vois pas la différence de genre quand je suis avec eux, je ne pense pas qu'elle soit importante, donc j'aimerais maintenir cette idée d'androgynie.

Hamish : Sur cet album, Orlando ne chante pas [Orlando partageait le chant avec Ella sur le premier album mais a préféré abandonner le live pour se concentrer sur la production, ndlr]. On a juste une voix féminine, mais l'idée c'est que n'importe qui puisse écouter l'album et s'identifier.

Au sein d'un groupe, ça n'est pas trop difficile de renoncer parfois à ses volontés personnelles au service d'un idéal commun ?

Elliot : C'est difficile, ouais. Si tu écris une chanson qui te plait vraiment, et que quand tu le montres au groupe leur vision ne correspond pas vraiment à la tienne, il faut accepter que leurs idées viennent modifier celle que tu avais au départ ; c'est compliqué, il faut savoir sacrifier un peu. Au final l'important c'est que tout le monde soit content de la chanson à l'unanimité.

Hamish : On a laissé tomber beaucoup de chansons parce que parfois seulement une partie du groupe les aimait bien, et les autres ne les sentaient pas.

Vous vous disputez parfois ? (rires)

Ella : Oh, oui.

Hamish : Pour moi être en studio, c'est comme être en famille.

Elliot : Je pense qu'on s'est encore plus disputés sur cet album, parce qu'on sentait qu'il y avait plus gros en jeu et qu'on voulait vraiment voir grand et s'améliorer, donc quand on sentait qu'on bloquait sur quelque chose, c'était pas évident.

Ella : Tout le monde a ses idées sur comment voir grand et s'améliorer, alors ça a pris un moment pour que toutes ces idées se rassemblent.

Quel genre d'énergie voulez-vous développer en live, est-ce qu'il y a une vraie envie chez vous de faire danser les gens, de faire de la pop ?

Ella : J'y ai beaucoup pensé récemment parce qu'avant je me cachais derrière mon piano, et ça freinait un peu la performance live. Cet album est plus dansant, plus ambitieux en termes de production et ça m'a donné plus de place pour vraiment penser la performance, et même danser un peu sur scène. Je ne suis pas une danseuse, mais je pense que c'est important de concilier le chant et la présence scénique.

Elliot : C'est toujours important dans notre musique, on essaie toujours de s'assurer qu'il y a du groove, et avec cet album on voulait faire quelque chose de plus libre, plus fun.

Oui, on sent une certaine libération sur cet album.

Hamish : Oui voilà, c'est exactement ça.

Malgré l'aura de mystère que vous cultivez depuis vos débuts, vous avez un blog et êtes assez présents sur les réseaux sociaux, c'est important pour vous, cette présence en ligne ?

Ella : Oui, je pense que c'est essentiel : plus de gens écoutent notre musique via internet qu'à la radio. C'est un médium que tout le monde utilise, surtout pour la musique, et ça permet de toucher des gens partout dans le monde ; récemment on a reçu pas mal de messages du Brésil, par exemple.

Hamish : C'est essentiel d'avoir ce genre d'échange avec ceux qui nous écoutent.

Keeping The Peace, le nouvel album d'Arthur Beatrice, sort le 27 mai.

RÉALITÉ VIRTUELLE
LE FUTUR DU JEU VIDÉO ?

Arthur Martineaud

En ce début d'année 2016, un sujet fait beaucoup parler de lui : la réalité virtuelle. Par « réalité virtuelle », nous entendons cette simulation de type immersive qui permet au joueur d'évoluer dans un monde dit « virtuel », modélisé en trois dimensions. Essayons d'y voir plus clair.

Oculus Rift, Samsung Gear VR, PlayStation VR… De quoi parle t-on ?

La révolution technologique est en marche, et les grandes marques l'ont bien compris. L'année 2016 sera bien celle des casques à réalités virtuelles ou « visiocasques ». Le plus connu d'entre eux est sans doute l'Oculus Rift, conçu par l'entreprise Oculus Virtual Reality (VR), filiale du géant Facebook. Son principal concurrent est le Playstation VR, visiocasque conçu par la firme du même nom. Mais d'autres entreprises se sont vite intéressées au produit et ont décidé de commercialiser des visiocasques compatibles avec les smartphones (Samsung Gear VR, HTC Vive, Huawei VR).

Immersion totale

Quel gamer n'a jamais rêvé de se retrouver dans le jeu vidéo auquel il joue ? Grâce à la réalité virtuelle, c'est techniquement possible. Bien que de nombreuses améliorations restent à apporter, les visiocasques permettent au joueur une expérience immersive et sensorielle extraordinaire qui lui donnera l'impression d'être dans le jeu. Si vous avez du mal à imaginer, pensez au film The Matrix : Neo est envoyé dans la Matrice, sorte de monde virtuel configuré par informatique, grâce à un système implanté derrière son crâne. Il en est de même pour les visiocasques qui, recouvrant le champ de vision et le spectre auditif du joueur, lui garantissent une immersion totale. Le véritable avenir de la VR est sans doute dans les FPS (First Person Shooter). De nombreux joueurs préfèrent en effet jouer à la troisième personne car elle permet une vision externe et une maniabilité du personnage, tandis que la première personne peut paraître plus fictive et moins confortable. Mais la réalité virtuelle fait tomber la barrière réel/virtuel et permet dorénavant d'expérimenter le FPS en incarnant réellement le personnage. Il faut cependant noter que la plupart des jeux de réalité virtuelle disponibles aujourd'hui sont des jeux assez simplistes. Nécessitant simplement des mouvements de tête du joueur pour explorer et interagir avec un environnement pas toujours bien travaillé, ils peuvent s'avérer décevant et causer des nausées dues au temps de décalage entre mouvement de la tête et mouvement de la caméra in-game. Mais pas d'inquiétude, la réalité virtuelle n'en est qu'à sa phase de lancement et progresse de jour en jour.

Réalité virtuelle, réalité augmentée, réalité mixte

La réalité virtuelle est celle par exemple proposée par l'Oculus Rift que nous mentionnions précédemment. Elle crée un monde virtuel imaginaire dans lequel le joueur peut se mouvoir et interagir avec ce qui l'entoure. Il s'agit donc de s'extraire de la vie réelle pour s'immerger dans la réalité virtuelle. La réalité augmentée, quant à elle, est plutôt celle des Google Glass ou de certaines applications disponibles sur smartphone. Elle permet, à partir du monde réel, d'afficher des informations complémentaires : les lunettes, le smartphone ou l'ordinateur sont alors les intermédiaires entre notre œil et le monde réel, et permettent d'insérer des images de synthèse, de donner des informations, de prendre des photos, etc. On parle depuis peu d'une « réalité mixte », capable de combiner les deux autres. L'utilisateur d'un casque

de réalité mixte pourra donc voir des informations digitales s’ajouter à son environnement réel. Si la réalité augmentée peut faire de même, elle ne peut montrer que des images ou des textes, tandis que la réalité mixte propose des éléments vivants, en hologrammes, comme le propose l’Hololens de Microsoft.

Comment s’en procurer ?

Sachez déjà que les visiocasques ont une gamme de prix allant de 15 à 1000 euros. Les moins chers seront évidemment de qualité moyenne et n’offriront qu’une très faible disponibilité de jeu, tandis que l’Oculus Rift, de meilleure qualité, propose des jeux comme Team Fortress 2 ou Half-Life 2. Bien que la plupart des visiocasques soient toujours sous forme de prototypes, les plus célèbres d'entre eux sont déjà disponibles en commande sur Internet. Malgré tout, ceux de qualité supérieure restent réservés à une certaine élite : il faudra donc attendre quelques années pour voir la réalité virtuelle se démocratiser.



SHLOMO SAND ET LA CRISE DES « INTELLOS »

De Zola à Houellebecq, en passant par De Beauvoir, Camus et même le cinéaste Claude Lanzmann : dans son dernier livre, Shlomo Sand déconstruit le mythe de l'intellectuel français. Sortie en 2016 chez La Découverte, La fin de l'intellectuel français ? est le dixième ouvrage de l'historien israélien. Après avoir revisité l'invention du peuple juif dans Comment le peuple juif fut inventé, il s'attaque à l'espèce tant controversée de l'intellectuel français. Est-il sur le déclin ? Ou règne-t-il encore en maître sur l'intelligentsia mondiale ? Une fois n'est pas coutume, l'œuvre de Shlomo Sand risque de faire parler d'elle.

La naissance de l'intellectuel « collectif »

Shlomo Sand n'a pas peur de choquer. Déjà, après les attentats de Janvier 2015, l'historien et universitaire n'hésitait pas à déclarer ne pas être « Charlie ». Dénonçant certaines caricatures « abominables », il regrettait l'assimilation troublante de l'islam à la terreur, illustrée par les caricaturistes du journal satirique. Il a notamment fustigé l'attitude du Président de la République qui rappelait que Charlie Hebdo caricature sans distinction toutes les religions. Pour l'historien israélien, c'est un mensonge, et il le démontre dans un papier écrit pour l'UJFP (Union Juive Française pour la Paix). A chacun d'en juger. Mais revenons au livre et à l'intellectuel français. Tout commence avec les Lumières. Comme chacun sait, c'est durant l'époque dite des « Lumières » (1715-1789) que la figure de l'intellectuel émerge peu à peu. De Voltaire à Rousseau, en passant par Diderot, D'Alembert et la fameuse Encyclopédie, le XVIIIème siècle sera placé sous le signe de la modernité et de la renaissance culturelle. Pour Shlomo Sand, c'est un peu plus compliqué que cela. Si le siècle des Lumières marque bel et bien l'essor d'un nouveau mode de pensée, celle-ci demeure individuelle, spécifique à chaque philosophe. Si certains comme Voltaire, Rousseau ou Diderot se retrouvent pour dénoncer et combattre la monarchie, leurs personnalités sont tellement différentes qu'il semble impossible de les voir un jour coopérer. Dans un entretien accordé à l'Express (n°3375), Shlomo Sand rappelle ainsi que Rousseau dénonçait les salons, le milieu littéraire et la ville dans son ensemble… tout ce qu'affectionnait Voltaire ! Chaque intellectuel intervenait donc en son nom propre et à sa façon. Pour Shlomo Sand, c'est l'affaire Dreyfus qui va conduire à l'apparition de ce qu'il appelle l'intellectuel collectif. Cette affaire est perçue comme le parfait exemple de la mobilisation des intellectuels ; c'est la première fois en France qu'une majeure partie de l'intelligentsia se rassemble pour une cause commune : la révision du procès, qu'il juge tronqué, du Capitaine Dreyfus. C'est donc véritablement à ce moment de l'Histoire que la figure de l'intellectuel français apparaît. Cette mobilisation renversera d'ailleurs l'opinion puisque celle-ci était majoritairement anti-dreyfusarde avant le fameux « J'accuse » de Zola paru dans L'Aurore, article qui marquera le début du rassemblement des intellectuels.

La déconstruction du mythe de l'intellectuel

La déconstruction du mythe de l'intellectuel est omniprésente dans l'essai de Shlomo Sand. C'est une partie très intéressante du livre, où l'auteur va peu à peu démystifier les auteurs qui ont pourtant forgé sa jeunesse. Il le fait par exemple avec l'écrivain d'origine algérienne pourtant si brillant, Albert Camus. L'auteur de La Peste et L'Étranger n'est pas épargné par les critiques. Dénonçant notamment sa position controversée face à la revendication d'indépendance exprimée par une partie du peuple algérien en 1956, et son avis bien particulier sur la justice avec le célèbre « le crois à la justice mais je défendrai ma mère avant la justice », Shlomo Sand accable Camus, lui l'intellectuel modeste devenu trop parisien, trop bourgeois. Sand serait-il alors plutôt sartrien ? Que nenni. L'action jugée peu héroïque du philosophe lors de l'occupation allemande, son verbiage bien trop intempestif et le soutien apporté aux idées délirantes de Benny Lévy, firent de Jean-Paul Sartre un marginal de la pensée. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls à être ouvertement critiqués par l'historien. L'idéalisme de Simone de Beauvoir et le film Shoah de Claude Lanzmann, jugé rapetissant envers les autres crimes plus banals du présent (BHL appréciera), sont également dénoncés dans le livre. Le projet est simple : démystifier les intellectuels en les confrontant à leurs positions parfois douteuses sur des sujets de société.

La figure de l'intellectuel parisien

« En France, il n'y a pas d'autres lieu que Paris, comme si la pensée n'avait qu'une adresse. La capitale concentre comme dans aucun autre pays l'activité intellectuelle » clamait Shlomo Sand dans un entretien accordé à l'Express (N°3375). Le parisianisme intellectuel est l'un des points clés du livre. L'auteur dénonce ici la concentration de l'activité intellectuelle française au sein d'un seul et même pôle : Paris. Si, par exemple, la Grande-Bretagne et les États-Unis disposent de plusieurs écoles de pensée géographiquement bien distinctes (Oxford ou Cambridge en Grande-Bretagne ; Berkeley ou Harvard aux USA), il est vrai que très peu, voir aucun intellectuel français n'échappe à la centralisation de l'activité culturelle. Ce parisianisme intellectuel engendrerait bien des méfaits selon l'écrivain, les français risquant en effet de ne plus s'identifier aux valeurs et aux idées défendues, à leurs goûts, par un canton d'intellectuels trop parisien. Autre sujet abordé dans le livre et qui mérite que nous nous y arrêtions : le rapport complexe entre l'intellectuel parisien et le pouvoir. Le désir premier de l'intellectuel parisien est, selon l'auteur, le partage du pouvoir. Tensions et frustrations seraient désormais monnaie courante vis-à-vis de ceux qui détiennent le pouvoir. L'une des solutions serait alors de s'émanciper de cette dépendance en se tournant vers un pouvoir « de substitution ». Par exemple, plusieurs philosophes comme Pascal Bruckner, André Glucksmann ou même Alain Finkielkraut se sont, pour s'émanciper du pouvoir en place, rapprochés de la dictature maoïste chinoise, avant bien évidemment de changer d'étiquette lorsque ce régime totalitaire s'effondra. Faut il alors tomber dans l'anti-intellectualisme ? Dès 1906 en tout cas, Charles Peguy proclamait déjà vouloir s'émanciper du parti des intellectuels... Une chose est sûre, La fin de l'intellectuel français ? de Shlomo Sand semble être l'ouvrage parfait pour comprendre, et même entamer la bataille culturelle qui s'impose.



Littérature

AU VENEZUELA, LA LUMIÈRE N'EST PLUS

Paul De Ryck

Changement de fuseau horaire, réduction du temps de travail des fonctionnaires à deux jours hebdomadaires, files d'attente de plusieurs heures devant les magasins. Si ce panorama semble irréel, il est pourtant quotidien au Venezuela, qui traverse actuellement une crise énergétique considérable venant s'ajouter à un climat économique et politique délétère depuis de nombreux mois.

Au Venezuela, les files d'attente font partie de la routine des habitants depuis plusieurs années maintenant. A l'instar des queues devant les magasins dans les dernières années de l'URSS, elles sont devenues un lieu d'interactions entre les habitants qui s'arment de patience, et sont le fait de la rareté de diverses denrées, notamment alimentaires. Les coupures d'électricité et l'insécurité ne sont pas nouvelles non plus, comme le note le journaliste Daniel Pardo pour le site BBC Mundo. Cependant, ces trois caractéristiques de la société vénézuélienne se sont accrues jusqu'à atteindre aujourd'hui un niveau paroxystique. Elles sont le reflet de la conjonction de trois crises : économique, politique et plus récemment énergétique qui frappent le pays et ses habitants, ainsi que d'une gestion de la situation particulièrement catastrophique par le gouvernement et le Président Maduro.

Le Comité de Afectados por los Apagones, littéralement, le « Comité des personnes affectées par les coupures de courant» a enregistré 8 250 coupures d'électricité durant les trois derniers mois. A la suite de la crise électrique de 2009, les Vénézuéliens s'étaient habitués à des coupures de courant fréquentes, et l'allocation de subventions par le gouvernement de Chávez avait permis à la plupart d'acheter des mini-centrales électriques miniatures domestiques. Cependant, aujourd'hui, la situation énergétique est critique et vient se rajouter à la forte récession économique et à la crise institutionnelle que connaît le Venezuela depuis plusieurs mois, et en particulier depuis la mort d'Hugo Chávez en mars 2013.

De même Caracas, si elle est moins touchée par les coupures de courant, est frappée par de graves coupures d'eau à l'instar du reste du pays ; comme le souligne très justement Daniel Pardo, dans les quartiers populaires vénézuéliens, les réservoirs d'eau installés sur les toits des maisons par les habitants se sont accumulés à côté des antennes satellites. Si cela permet de contourner les rationnements, le problème de la qualité de l'eau n'en reste pas moindre.

C'est donc une situation sanitaire déplorable que traverse actuellement le Venezuela ; amplifiée par la crise énergétique, les pénuries se font nombreuses : des produits de première nécessité tels que l'eau, les aliments mais également les médicaments nécessitent des heures d'attente devant les magasins ou les pharmacies auxquelles s'ajoute l'incertitude de pouvoir les obtenir. Les hôpitaux sont menacés par les nombreuses coupures de courant ; la baisse du pouvoir d'achat, couplée à la pénurie des biens de première nécessité, détériore encore plus l'économie et place surtout de nombreuses familles dans une situation d'insécurité alimentaire.

Des mesures drastiques fortement contestées

Face à cet enfoncement du pays dans une crise énergétique de

« La chute internationale des cours du pétrole au cours des dernières années a terriblement affecté le Venezuela, plus grand producteur de brut au monde et dépendant quasi totalement de ses exportations en or noir qui représentent 96% de ses devises. »

grande ampleur, un plan de rationnement en électricité a été annoncé par le gouvernement qui a mis en place plusieurs mesures drastiques. Début avril, Nicolas Maduro avait annoncé des week-ends de trois jours pour les fonctionnaires du secteur public vénézuélien ; le mardi 26 avril, le gouvernement a finalement décrété que les fonctionnaires ne travailleraient plus que le lundi et le mardi afin de réduire les dépenses en électricité. Les grands consommateurs de courant, parmi lesquels les centres commerciaux ainsi que les hôtels, sont maintenant priés de subvenir à leurs besoins en électricité neuf heures par jour, ce qui a causé la réduction des horaires d'ouverture des centres commerciaux et accru le problème des longues files d'attente. Enfin, l'heure a été avancée de trente minutes afin de s'aligner sur le fuseau horaire -04H00 GMT le 1er mai dernier, en même temps que la proclamation de coupures de courant de quatre heures quotidiennes et étendues sur quarante jours.

Le grave phénomène de sécheresse El Niño a lourdement affecté l'approvisionnement en électricité en frappant fortement la principale base hydroélectrique de Guri localisée au sud du pays et qui représente 70% de la production de l'électricité consumée. Pour autant, si ces conséquences sur la situation actuelle sont non négligeables, beaucoup voient en la mauvaise gestion des ressources énergétiques, et notamment de la centrale de Guri par le gouvernement, la principale cause de cette crise. De même, de nombreux détracteurs du régime remettent en question l'efficacité des mesures prises qui risquent de contribuer selon eux à une aggravation de la situation.

Une crise énergétique qui vient s'ajouter à un climat politique et économique anxiogène

La chute internationale des cours du pétrole au cours des dernières années a terriblement affecté le Venezuela, plus grand producteur de brut au monde et dépendant quasi totalement de ses exportations en or noir qui représentent 96% de ses devises. Victime d'une inflation galopante qui a dépassé les 180% en 2015 - le FMI prévoit des chiffres vertigineux qui avoisinent les 720% pour 2016 - la société vénézuélienne paie les tributs d'un modèle dépendant de ses exportations pétrolières. La récession économique a eu de graves conséquences sur les conditions sociales des individus, avec un niveau de pauvreté se rapprochant des 50% de la population totale, de fortes inégalités économiques et un niveau d'insécurité effrayant. Devenue ville la plus dangereuse au monde selon les chiffres du Conseil Citoyen pour la Sécurité Publique et la Justice Pénale en 2016 avec une moyenne de 120 homicides pour 100 000 habitants, Caracas est l'incarnation d'un pays en grave difficulté. Aussi, la crise énergétique accentue l'insécurité déjà endémique avec les coupures régulières de courant.

La crise politique à laquelle est confronté le gouvernement est de ce fait en grande partie due au mécontentement de la population, surtout à l'égard d'un homme : Nicolas Maduro. En effet, il n'arrive pas à endosser le rôle de successeur du charismatique Hugo Chávez et peine à perpétuer l'idéologie chaviste dont on constate aujourd'hui qu'elle est difficilement détachable de la figure de l'ancien président. Chacune des déclarations de l'actuel président est attendue avec impatience par ses détracteurs, malheureusement pas en raison des propositions émises mais pour le potentiel comique que revêtent ses sorties médiatiques. A commencer par celle dans laquelle il affirmait avoir aperçu l'ancien président dans un rêve sous la forme d'un « pajarito chiquitico », c'est à dire un tout petit oiseau.

Cependant, c'est un mécontentement général à l'égard d'un régime tout entier rongé par la corruption qui est exprimé par la population depuis de nombreux mois et qui s'est manifesté par la victoire de l'opposition aux élections parlementaires de décembre 2015. De plus, les mouvements d'opposition, menés par la coalition de droite de la Mesa de la Unidad Democrática (MUD) dénoncent l'emprisonnement de la plupart de leurs membres, à commencer par une de ses figures, le politicien Leopoldo López.

Vers une révocation du président Maduro ?

Si les protestations contre le pouvoir en place sont monnaie courante depuis de nombreux

mois, elles sont en recrudescence depuis le début du plan de rationnement en électricité qui a aggravé les nombreuses pénuries. Dans la ville de Maracaibo, des manifestations ont éclaté fin avril où ont été reportées la destruction de commerces ainsi que l'arrestation de dizaines de manifestants. Une exaspération populaire qui n'en finit plus de croître et qui n'est pas sans rappeler le Caracazo de 1989, un ensemble de manifestations et d'émeutes contre les réformes néolibérales qui avait mené à une répression violente de l'État et une déstabilisation des institutions politiques.

Enfin, le processus de référendum révocatoire amorcé le 26 avril renforce la pression sur le président Maduro. Ainsi, le Conseil National Électoral (CNE) a remis au MUD, principal parti d'opposition, le formulaire nécessaire à distribuer à la population afin de pouvoir activer ce processus de référendum révocatoire qui peut, selon la Constitution, être sollicité après la moitié du mandat présidentiel, soit le 19 avril dernier pour Nicolas Maduro. Ils doivent recueillir au cours des 30 jours comptant à partir du 26 avril la signature de 1% des électeurs, soit un peu moins de 200 000 personnes.

Si ces signatures sont réunies, l'opposition, qui critique la réduction du temps de travail des fonctionnaires, la considérant comme un obstacle au retour des formulaires, devra ensuite récolter quatre millions de voix pour pouvoir organiser ce référendum. Les prochaines semaines devraient donc nous indiquer vers quelle voie s'oriente la résolution de cette crise dont les conséquences risquent d'être profondes pour le pays.



HIEROGLYPHIKA
ROGUELIKE ANTIQUE

Thomas Courtin

Quelle période historique vous a le plus fasciné dans votre enfance, voire vous anime encore d'une soif de découverte aujourd'hui ? L'austérité du Moyen Âge ? La dignité de l'Antiquité ? Je suis de ceux qui pensent que rien ne vaut les mystères de l'Égypte Antique. Une période de profondeurs insoupçonnées, de tombeaux maudits venant à bout des curieux et de légendes anthropomorphes.

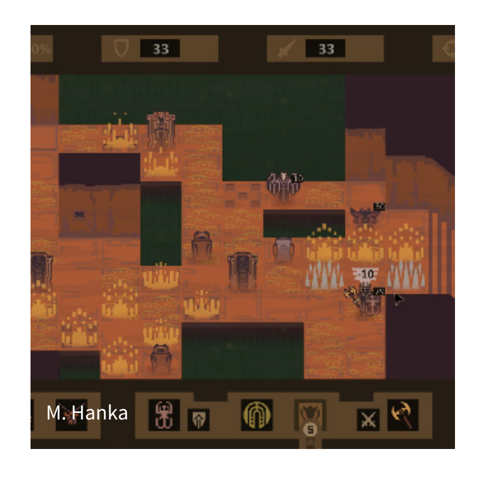
Dans la peau d'un archéologue perdu, nous soufflons le sable sur nos épaules pour essuyer les échecs de Hieroglyphika. Coincé au cœur d'une tombe remplie de gardiens agressifs, notre profanateur a pour seul repère sa connaissance approximative et progressive des hiéroglyphes.

Ce roguelike indépendant ne jouit d'aucune règle. C'est à nous de déchiffrer les indications hiéroglyphiques pour nous équiper et nous défendre en conséquence. Le jeu se démarque donc par sa force visuelle, tant dans son style antique que dans l'interface austère volontaire. Tel un jeu de l'oie 2.0, chaque camp entame ses minutieux mouvements pour échapper aux pièges tendus par la tombe. La difficulté est élevée mais le gameplay est reposant.

Hieroglyphika dispose d'un look minimaliste chouette, et c'est, je le crains, sa seule véritable force. L'inventaire est en effet limité, car il y a peu d'objets à collecter. Vous aurez tôt fait de sélectionner l'épée la plus badass au détriment d'une lance encombrante, bien que belle. Le RNG est d'ailleurs quasi-nul. Les armes apparaissent progressivement avec la difficulté grandissante du jeu, maintenant un équilibre continu dans les tombes arpentées. On lui préférera Dungeons Of Dredmor, un roguelike qui propose une expérience plus riche tant au niveau du bestiaire que des compétences.

Hieroglyphika est néanmoins un premier jet de qualité sans trop d'ambition, mais qui remplit son rôle en toute décence. Le jeu n'ira pas plus loin dans son développement, comme en témoigne ce communiqué.


M. Hanka



M. Hanka

PEINTURES ALGORITHMIQUES

DE LA FIGURATION VERS L'ABSTRACTION

Justine Madiot

L'ère numérique dans laquelle le monde est entré il y a maintenant quelques décennies a transformé nombre d'habitudes humaines. Ne pouvant être réduit à son aspect technique, le numérique a également entrainé des transformations culturelles majeures, au point que l'on parle aujourd'hui de véritable culture numérique. Cette nouvelle culture provoque un bouleversement dans la relation du producteur et du public à l'œuvre culturelle, et à l'art en général : c'est précisément ce que Quayola, un artiste italien basé à Londres, explore dans sa série de peintures numériques intitulée Pleasant Places.

L'image est d'abord très nette : le tableau ressemble davantage à une photo. Une nature foisonnante se présente au spectateur dans ses moindres détails : la forme des arbres, des feuilles, le vent qui les agite. Puis les textures détaillées de ces feuillages, de cette végétation crue, sont peu à peu réduites à des masses de couleurs. Les contours se brouillent et la nature devient dense, informe, impénétrable, les données brutes de la couleur remplaçant les motifs du paysage initial. Les tableaux numériques de Quayola, véritables œuvres animées et contemplatives, opèrent ainsi une synthèse inattendue entre l'art figuratif et l'art abstrait, une transformation progressive des textures picturales de son paysage bucolique en une nouvelle peinture vivante, évolutive et fourmillant de détails floutés.

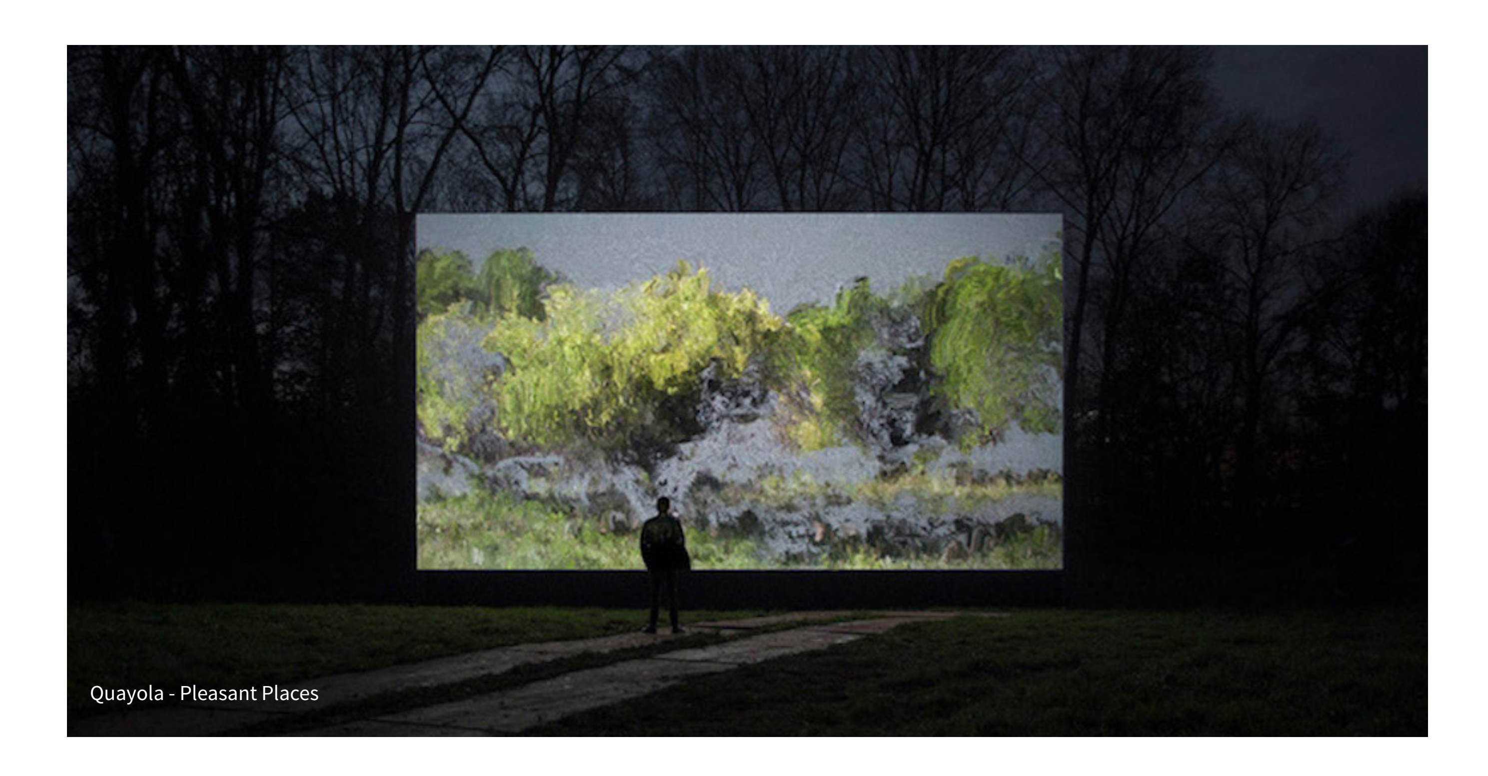
Du mois d'avril au mois de novembre 2016, le domaine de Chaumont-sur-Loire accueille les installations audiovisuelles immersives de cette série, Pleasant Places. Ce nom n'est pas un hasard : il fait référence aux séries de gravures et de peintures de paysages produites en Hollande au XVII° siècle. Ces œuvres représentaient des lieux incarnant une existence insouciante et sans entraves aux yeux des citadins : la campagne, la forêt, la nature. Également inspiré par Van Gogh, Quayola se sert de ces paysages comme un point de départ, un prétexte pour créer un mouvement à l'intérieur même du tableau. Ses expérimentations hybrides s'appuient sur la technique du mapping, sur des images d'analyse et sur des algorithmes permettant la création de ce mélange d'images animées en 3D.

De l'hommage au bouleversement

Quayola a grandi avec une mère peintre : il a un rapport particulier à l'art et son histoire ; inspiré par l'art ancien et ses représentations formelles, il rend hommage, avec Pleasant Places, à la tradition classique de l'art pictural et paysager occidental. Mais, fasciné par la tension permanente entre le réel et l'artificiel, entre la représentation et l'abstraction, il fait ensuite muter cette tradition figurative vers de nouvelles dimensions audiovisuelles, vers l'abstraction numérique. Les compositions résultant de ce travail de recherche et de synthèse restent ainsi suspendues entre la profondeur du paysage et la surface de l'écran, entre le figuratif

et l’abstrait. Ce bouleversement technologique opéré par Quayola réconcilie alors deux esthétiques, voire deux publics que tout oppose, grâce à ce lien insolite entre tradition et véritable modernisme.

Cette pratique récurrente de transcendance des genres s’inscrit dans une réflexion plus large de l’artiste : il affirme avoir une vision contextuelle plus en rapport avec la façon dont les nouvelles technologies sont en train de modifier la manière dont les gens perçoivent et explorent le monde qui les entoure. Le fait de reprendre des images anciennes, composant notre culture visuelle, est une manière pour Quayola d’élargir le débat sur la façon dont la technologie façonne les peuples et leur culture. L’artiste avait déjà exploré la frontière entre art et technologie dans sa série de sculptures digitales Captives : des robots industriels reproduisaient alors les statues inachevées de la série Prigioni de Michel-Ange. Il est ainsi étonnant de constater que Quayola parvient, à l’aide de la technologie, à faire découvrir, redécouvrir et aimer un art classique peu démocratisé, en le rendant vivant, sensible et attractif.


Quayola - Pleasant Places

DEFTONES
LE GRAND RETOUR ?

Le mois d'avril a été marqué par le retour du groupe Deftones avec son album intitulé Gore. Pour ceux qui ne connaissent pas le groupe, voici une petite piqûre de rappel.

Lisa Tigri

Deftones un groupe de métal alternatif formé en 1988. Pour les amoureux du rock des années 90, le groupe était l'un des plus influents du moment, à l'égal de Korn. On leur doit notamment la chanson Change, présente dans de nombreuses séries so nineties. Leur particularité est d'installer une ambiance qui leur est propre, bien loin du solo métal rapide et tape-système. Deftones laisse l'angoisse peser sur ses morceaux ; la singularité de poser un contexte à la fois sensuel et glaçant.

Leur premier album Adrenaline sort en 1995, mais ce n'est qu'à partir du troisième, White Pony, sorti en 2000, que le groupe a commencé à se faire un nom auprès d'un plus large public.

En 2008, le bassiste du groupe tombe dans un coma profond, et décède en 2013. Deux albums sortiront pourtant pendant son hospitalisation : Diamond Eyes et Koi no Yokan. Ces derniers étant peu appréciés mais attendus d'un public nostalgique du nu métal. Vous comprendrez que le 8 avril 2016 annonçait pour les fans un dernier espoir de retrouver enfin leurs idoles.

Dès les premières minutes, Gore ne ment pas sur ses origines. Ambiance dark et tourmentée, on sent qu'on ne va pas être à l'aise pendant 48 minutes et que ça va nous prendre les tripes.

Le début de l'album est assez puissant. Le chant est entraînant, mais reste semblable sur plusieurs morceaux. Seule l'instru nous « guide ». Les chansons s'enchaînent sans trop retenir notre attention.

Sauf une. 15:40 le ton de l'album s'adoucit. Hearts / Wires, on tient ici la perle de l'album. La guitare est à la fois stressante et apaisante : on sent qu'à un moment ça va péter. Au bout de deux minutes, la chanson commence à exploser, le refrain est tout à coup comme libérateur. Le morceau se radoucit pour ré-exploser quelques secondes plus tard. En se maintenant en puissance, on arrive enfin à cette ambiance si représentative du groupe. Comme l'arrivée d'un orgasme qui va peu à peu s'estomper aussi vite qu'il est arrivé.

La suite de l'album reprend. Avec le taux de satisfaction de la chanson précédente, on se sent un peu dans les vapes. Passif - l'impression d'écouter sans vraiment écouter, pas de distinction entre les autres. C'est sympa, sans plus. Point de vue purement personnel. Comme si Chino, le chanteur, s'excitait tout seul, qu'il essayait de sauver les meubles pour prouver son existence. C'est mitigé. Puis la chanson éponyme de l'album se présente. Gore est bien plus bruyante que ses camarades de l'album. Là, l'envie de bouger risque de prendre n'importe qui, et cette chanson promet d'être la plus attendue - voire la plus entraînante - d'un futur concert. Les deux derniers morceaux passent ensuite l'air de rien.

Bilan de l'album mitigé. On ne peut pas cracher sur ce retour plutôt réussi sachant que le groupe a perdu un élément important : le bassiste. On peut cependant le considérer plus réussi que leurs deux derniers albums. On tient quand même une perle rare. La chanson Hearts / Wires promet d'être dans le top playlist pour un bon moment.

En fait, le bilan change tout de suite : oui Deftones a réussi son retour dans le game. Ils n'ont plus qu'à (re)faire leur preuve en live.

À voir en juin au Hellfest ou au Download Festival.

DEFTONES - GORE

Thomas Courtin

Deftones est de retour, toujours aussi classe tant dans la musique que dans la visuel de son nouvel album. La pochette traduit la patience d'une photographie imprévisible, une patience mise à profit dans la production puisqu'il aura fallu attendre quatre ans depuis Koi No Yokan pour que cette galette indispensable voit le jour. L'autoproduction de l'album et la volonté de toujours marquer son identité pour sortir de la case Skate sont à la fois moteur de création et frein de production. Deftones innove et trouve sa signature sonore et son indépendance totale dans ce nouvel opus.

Musique

L'album se veut à la fois atmosphérique et brutal, saisissant la violence à des moments opportuns comme si ces derniers ne passaient qu'en coup de vent dans l'album. Une démarche qui n'est pas sans rappeler celle de Diamond Eyes, album dont la légèreté volatile des mélodies faisait corps avec la pesanteur des compositions. L'alternance de riffs Heavy presque traditionnels se mêle à l'originalité du groove unique de Carpenter sur Doomed User. Geometric Headress est aussi la preuve d'une science de l'équilibre dans la formation de Sacramento. Même catalogué, Deftones est un groupe d'une grande finesse.

Le titre Gore décroche la mâchoire par un coup de poing catégorique et décoche un son de guitare Meshuggesque, développé notamment au travers de Sol Invicto. Tous les breaks respirent la précision, et l'adolescence des cris de Chino Moreno, souvent surdosés au fil des albums, fait finalement le charme de ce morceau. Le son s'affine grâce à la curiosité des membres et leurs découvertes , mais leurs projets annexes (Palms, Crosses...) semblent parfois mobiliser la création qui pourrait être mise à profit dans Deftones. L'apparition de Jerry Cantrell sur Phantom Bride semble ainsi logique : le groupe s'entoure des meilleurs pour sublimer son art.

Frank Maddocks est aux commandes du visuel depuis l'album é(White)ponyme qui signait les débuts de la finalisation de l'identité de Deftones. Le photographe vient sublimer l'œuvre en traduisant la musique par l'élégance et l'originalité d'une prise rare. Les collaborateurs sont indivisibles, inscrivant Deftones dans l'éternité.

Peut-on vraiment être déçu par un nouvel album dans la mesure où la recette magique est toujours omniprésente ? Les musiciens sont dans le confort d'une esthétique dessinée par le temps et décidée par l'expérience, mais n'en restent pas moins créatifs, prenant le risque de parsemer les albums de tubes accessibles ou de polyrythmies soudaines. Malgré une baisse de régime sur (L)MIRL, Phantom Bride et Rubicon, cet album est marqué par la volonté de ne jamais cesser l'expérimentation sonore. Les rares morceaux fades doivent juste nous donner envie de plonger à nouveau dans la riche discographie d'un groupe qui ne cesse de s'inventer.



WORLD PRESS PHOTO

LE PALMARÈS DES PLUS BELLES PHOTOS DE PRESSE DE 2015

Lauranne Wintersheim

Les expositions du palmarès de la 59e World Press Photo ont débuté dans de nombreuses villes autour du globe depuis mi-avril. Ce concours, mettant à l'honneur le photojournalisme, récompense depuis 1955 les images les plus marquantes sur l'actualité du moment.

Cette année, le palmarès rassemble plus de 40 sujets différents, comme la situation en Syrie, le tremblement de terre au Népal, le réchauffement climatique. Les expositions proposées en ce moment à Berlin, Edimbourg ou encore Amsterdam nous permettent de nous plonger dans l'actualité et, bien plus encore, de vivre les moments forts de l'année dans le monde entier à travers des images bouleversantes.

Le photojournalisme va au-delà du journalisme et de l'information. Ces photos récompensées par le prix World Press Photo sont des photographies qui regroupent l'information, l'émotion et la qualité artistique. Ces photographies deviennent des œuvres à part entière qui jouent un rôle important dans le témoignage de notre histoire. Parmi les photos les plus célèbres récompensées, celle de la petite fille au Napalm prise en 1972 par le photographe Nick Ut Cong Huynh, ou bien encore l'Homme de Tian'anmen surnommé « l'homme au tank », prise en 1989 par Jeff Widener. Ces photos sont devenues des symboles de grand moment de l'histoire et sont maintenant étudiées au même titre que des peintures de David ou des films de Charles Chaplin pour représenter une période de notre histoire. Il s'agit de plus que d'écrire un article dans un journal ou sur un site web qui sera lu puis jeté ensuite et qui aura pour seul rôle d'informer de la situation par des faits et des chiffres. Il s'agit de créer un témoignage vivant qui informe sur un sentiment, une émotion vécue quelque part dans le monde. Elle est ainsi retransmise à l'autre partie de la planète et donne une information plus sensible d'une situation.

Le concours World Press Photo récompense les photos les plus frappantes suivant différents thèmes : les sujets contemporains, les spots d'information, les protagonistes de l'actualité, l'information générale, la vie quotidienne, la nature, les sports, et les projets à long terme. Parmi les événements importants de cette année, les attentats de Charlie Hebdo. La photo prise par Corentin Fohlen lors du regroupement place de la République après les événements devient un témoignage poignant où l'on capte l'expression des visages de chaque personne dans la foule. La lumière, le cadrage des pancartes et les slogans visibles qui sont portés sont mis en scène pour rendre compte le mieux possible du moment présent par l'œil du photographe. De même, la situation en Syrie n'a pas manqué à l'événement du World Press Photo. Sujet crucial et marquant de l'année 2015, la folle aventure des réfugiés syriens que nous avons vécue cet été grâce à des messages enflammés sur le web et la photo de cet enfant syrien mort sur la plage qui a fait



Warren Richardson, photo gagnante du Wold press photo 2016

Art

le tour de la toile. Les photographes Francesco Zizola et Warren Richardson été sur les lieux et ont vécu avec eux. Leur photos sont pleines d'émotions et nous donne une vision réelle et touchante de la vie des réfugiés syriens.

La photo gagnante du World press photo 2016, en tête de cet article, est celle du photographe australien Warren Richardson. Sa photo représente un homme faisant passer un bébé à travers une clôture barbelée à un réfugié syrien.

Elle a été prise à une frontière serbo-hongroise, près de Röszke le 28 Août 2015. « J'ai campé pendant cinq jours avec les réfugiés à la frontière », explique Warren Richardson. « J'étais épuisé quand j'ai pris la photo. J'ai arpenté le fossé dans tous les sens, pataugeant dans la boue, remontant sur le bord, redescendant, pour photographier ce qui se passait. Il devait être trois heures du matin et je ne pouvais pas utiliser le flash, car la police était à l'affût : ces gens auraient été immédiatement repérés. Je ne pouvais donc me servir que de la lueur de la lune ».

Une photo, des milliers de choses à en dire : d'abord la représentation de réfugiés syriens, actualité brûlante encore en ce moment. Ensuite la tendresse et l'émotion apportée par ce bébé, cet être innocent au milieu de barbelé. Et enfin cette clôture. Que signifie-t-elle ? Les photos de Francesco Zizola de bateaux remplis de réfugiés montrent le désespoir de ces populations et leur volonté de fuir leur pays. Mais sur cette image, il y a aussi une question qui tourne autour de cette clôture. Pourquoi empêcher ces gens de venir dans un autre pays ? Cette photo représente une situation, un fait et pause des questions. Des questions que le photographe lui même se pose : « J'avais entendu tant de choses négatives sur eux, mais ce que j'ai vécu avec eux et totalement à l'opposé. Ils sont très « famille ». Ils veulent tout simplement vivre la vie que nous vivons. Et en fin de compte, cette terre n'est pas seulement la mienne ou la vôtre, elle est aussi la leur. Pourquoi construire une clôture pour leur dire : « vous n'avez pas le droit de venir sur ce bout de terre, vous devez rester sur le vôtre » ? »

Finalement, on se rend compte que le photojournalisme, c'est plus que de l'information mais aussi plus qu'une création artistique : ce sont les deux ensembles qui soulèvent des problèmes majeurs dans le monde. Ces images sont touchantes, frappantes, parfois terrifiantes, et ce qui est le plus difficile mais les rend aussi plus fortes, c'est leur réalité. Il n'y a ni mise en scène, ni décor dans le photojournalisme. Ce sont des faits - des faits vu par l'œil d'un être-humain.


Ivory Wars - Brent Stirton


Sexual Assault in America's Military - Mary F. Calvert

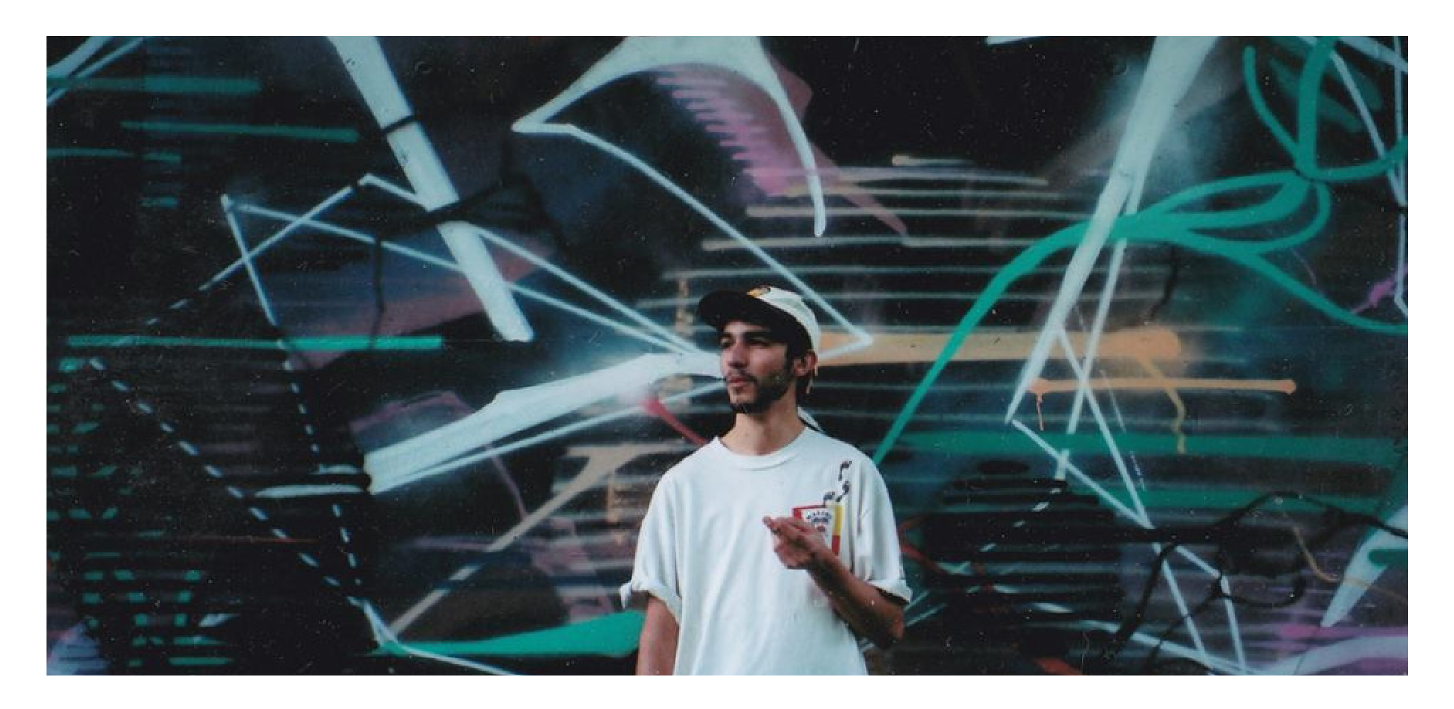

Avalanche - Roberto Schmidt

Art

CAMION, BEDROOM POP MÉLANCOLIQUE

Dearbhla O'HANLON

Camion, projet solo de Camille Parlier (batteur dans le groupe rennais Born Idiot), sorti de nulle part et pas du tout connu, débarque sur Soundcloud avec une playlist de neuf titres intitulée Happiness. Rentrons dans son intimité.



Camion nous présente sa bedroom pop, composant seul dans sa chambre quand il ne fait pas beau dehors. Évoquant tous les problèmes de la vie d'un jeune vingtenaire ; le passage d'adolescent à jeune adulte, les responsabilités, la quête de soi, l'angoisse, la nostalgie, la solitude, l'amour, les amis, et la bière, Camille nous embarque dans une dreampop mélancolique.

Happiness débute avec un morceau appelé Ça va ; où l'on entend quelqu'un courir, son essoufflement, on sent quelqu'un de perdu, dans le noir, un début très angoissant. On enchaîne avec deux chansons très calmes, joyeuses avec une pointe de nostalgie. La troisième, Submarines, traite les responsabilités d'un jeune adulte, la peur et l'antipathie de grandir, une chanson où tout le monde peut se retrouver, car on passera tous par là un jour.

A Thousand Koenigsbiers, le tube un peu upbeat/ nostalgique de la playlist, évoque la tristesse de devoir quitter un lieu empli de souvenirs construit pendant des années avec un groupe d'amis, de quitter ce rêve d'adolescent, et mettre fin à la période d'innocence. Le second tube, So Fast, beaucoup plus énergétique, avec un côté très rock indé des années 90, parle d'un jeune homme incapable de se débarrasser du passé et des problèmes du présent, et qui tente de trouver un sens à sa vie mais n'y parvient pas, et de la sensation que tout va trop vite alors qu'au final il ne se passe rien, tout en ayant peur de l'amour. On termine sur un son océanique, calme et reposant, contrastant avec l'angoisse de l'intro.

Un ensemble de sons lo-fi, Camion semble être une sorte d'échappatoire aux problèmes de la vie d'un jeune adulte, en traitant de sujets difficiles mais communs à tous, nous permettant de se retrouver dans ces paroles. Semblable à tous vos groupes indé préférés, Camion est fait pour vous plaire.

ENTRE RAP ET ÉLECTRO, LES VERSETS HYPNOTIQUES D'ARM ET TEPR



Marie-Madeleine Remoleur

Après avoir collaboré sur Le dernier chapitre, Jusque là ou encore Mon visage, le rappeur rennais Arm (ex Psykick lyrikah) et le producteur morlaisien Tepr (ex-Abstrackt Keal Agram) entrelacent à nouveau leurs deux univers sur l'album Psaumes, sorti sur le label Yotanka.

Musique

Quittant chacun leur zone de confort, Arm et Tepr offrent sur cet album une liturgie mêlant un rap brut et incisif à une électro pleine de puissance et d'intensité. La réussite de ce premier album collaboratif tient au cocktail entre le synthétisme glacé et les beats minimalistes des productions de Tepr et le flow désenchanté à contre-courant de Arm.

Sur Psaumes, la simplicité prend le dessus sur la fioriture. Aucun artifice dans ces 28 minutes de verset où seul l'imaginaire est présent. On y retrouve le dénuement solennel du sacré, le réalité ordinaire du profane. Témoins de la vie nocturne au sein d'une ville imaginaire à la Néo-Tokyo, Arm et Tepr nous plongent au plus profond de leur imagination, dans un univers parrallèle. Véritable polar urbain de science fiction à la Blade Runner, Psaumes nous fait goûter aux mystères pour mieux nous perdre, nous faire voyager.

« Du feu dans nos psaumes »

Les percussions digitales de Totem ouvrent l'album. A la fois épique et brut, ce titre mêle le sacré et le profane pour offrir une introduction bien taillée et hypnotique, une présentation de nos deux « éclaireurs ». Avec intensité et minimalisme, Tu sais relâche toute la puissance lyrique de l'instru. Dans leur univers sombre et enivrant le gang imaginaire de Néo-Tokyo semble presque atteindre la grâce ... le ciel.

Véritable éclat de jeunesse et ode à la force et à la vie, Sur le ciel nous fait assister à l'adresse d'un père à son fils. «Fiston cours sur le ciel, ne t'arrête pas ! Traite la vie comme une reine on ne la ramène pas.» Rythmé par une cadence hypnotique et répétitive, ce morceau nous fait vivre cette course précieuse, cette noble ascension au cœur d'un ciel majestueux. Ici, pas de peur de tomber, de sombrer au fond d'un gouffre. «Chaque fois que tu perdras pied, je serais derrière toi.» La nuit envahit la ville. Elle installe une atmosphère oscillant entre bande originale de film et univers pop et minimaliste rythmé par des samples puissants. « Pendant que tu portes la nuit seule, ta vie t'échappe des doigts ».

Le morceau éponyme de l'album Psaumes se déploie dans un atmosphère pesant où sévit une lenteur écrasante et oppressante. Une liturgie intemporelle qui semble conter le processus d'écriture d'un morceau : «Le verbe qui se dérobe et les thèmes qui s'annulent, j'ai dû refaire le décor où les chansons ne parlent plus.» Du «lourd dans la rétine» où naissent les idées «au feu dans les paumes» où se jettent les mots, les versets se construisent et se déconstruisent jusqu'au psaume final.

Rallumez-les tente de ramener un peu de lumière au cœur de l'ombre de ce paysage futuriste tandis que L'opposé vient alterner ensuite entre nappes de voix et notes de synthé saturées, offrant un son brut et percutant. Chaque soir clôture cette virée nocturne, cet éprouvant voyage au sein d'une ville imaginaire dont les deux artistes se sont faits, l'espace de huit titres, les témoins. Donnant une véritable place à l'électro, cet office des laudes qui clôt notre nuit animée conclut avec beauté le parcours musical varié des deux artistes sur cet album. La lumière du jour commence à se distinguer. Une dernière lecture hypnotique de ce psaume final, avant de retrouver le silence de l'aube. « La vie s'éteint comme à chaque fois, la vie renaît comme à chaque fois ».

Ils présenteront sur scène ce projet original à Paris, au Nouveau Casino, le 2 juin et à l'Ubu à Rennes le 3 juin.



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Benoît Michaëly

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directeur de la communication
Antoine Demière

Directrice-adjointe de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Kevin Dufrêche

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

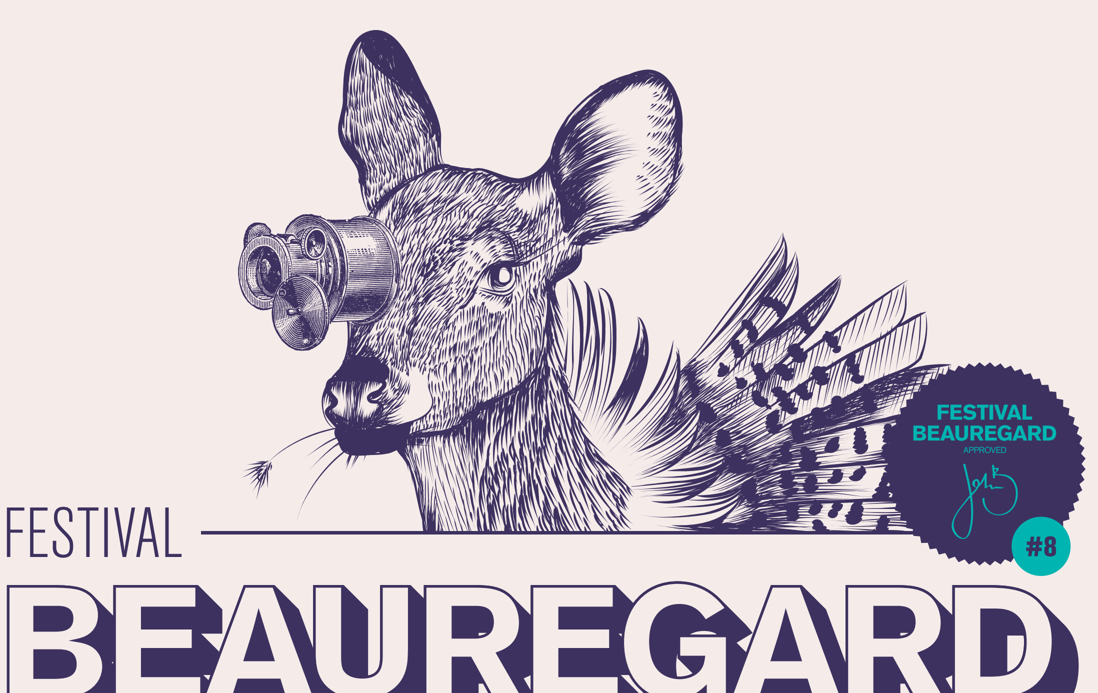
Chargée de communication interne
Mélanie Nguyen

Rédaction en chef des rubriques
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Adam Garner, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Yannis Moulay, écrans
Louison Larbodie, art
Eloïse Prével, style

Secrétariat de rédaction
Emma Henning
Johanne Lautridou
Lisette Lourdin
Loïc Pierrot
Marion Zitoli
Sarah Francesconi
Thomas Sanchez

Rédaction
Agathe Hugel | Albane Akoun | Alénice Legoux | Alexandre Caretti | Alison Roi | Amélie Lequeux Anthony Blanc | Ariel Ponsot | Arthur Martineaud | Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Basile Frigout Camille Chardon | Camille Poirier | Cassandre Tarvic | Céline Jollivet | César Lardon | June de Witt Charlotte Gaire | Charlotte Jouhanneau | Clara Potier | Clémence Thiard | Clément Delalande Cléo Schwindenhammer | Dearbhla O'Hanlon | Diane Lestage | Dorian Le Sénéchal | Elena Koch Eloïse Bouré | Enora Héréus | Etienne Meignant | Fabien Randrianarisoa | Florent Norcereau Florian Salabert | Florine Morestin | François Leclinche | Frédérique Patry | Guillaume André Jason Stum | Jenifer Winter | Julia Coutant | Juliette Krawiec | Justine Madiot | Laura Dulieu Lauranne Wintersheim | Lisa Tigri | LIsha Pu | Lola Fontanié | Lorena Skopelja | Louise Desplaces Ludovic Hadjeras | Margaux Raggi | Marie Puzenat | Marine Roux | Marion Bothorel | Marion Collot Marion Danzé | Marion Zitoli | Mathieu Champalaune | Maxence Lacassaigne | Mélanie Nguyen Mauranne Tellier | Myriam Bernet | Nicolas Renaud | Nicolas Cury | Nicolas Fayeulle | Noa Coupey Oksana Baudouin | Pablo Moreno | Paul de Ryck | Philippe Husson | Hugo Prével | Roxane Thébaud Sarah Amchi | Sofia Touhami | Thomas Courtin | Thomas Pesnel | Thomas Philippe | Thomas Sanchez Tom Vander Borght | Victor Demenge | Victor Jayet-Besnard | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer



FESTIVAL

BEAUREGARD

DU 30 JUIN AU 3 JUILLET

HÉROUVILLE ST-CLAIR [14] NORMANDIE

ROBERT PLANT & THE SENSATIONAL SPACE SHIFTERS

PJ HARVEY • LES INSUS

THE CHEMICAL BROTHERS

NEKFEU • LOUISE ATTAQUE

THE KILLS • THE AVENER

BECK • FEU! CHATTERTON

BEIRUT • JURASSIC 5 • JAIN

FAKEAR • GHINZU • RONE

BRIGITTE • JEANNE ADDED

THE SHOES • LOU DOILLON

LILLY WOOD AND THE PRICK

LA FEMME • THE HORRORS

•••

TRAFIC, Amical Music Productions et IBOAT présentent

HORS BORD

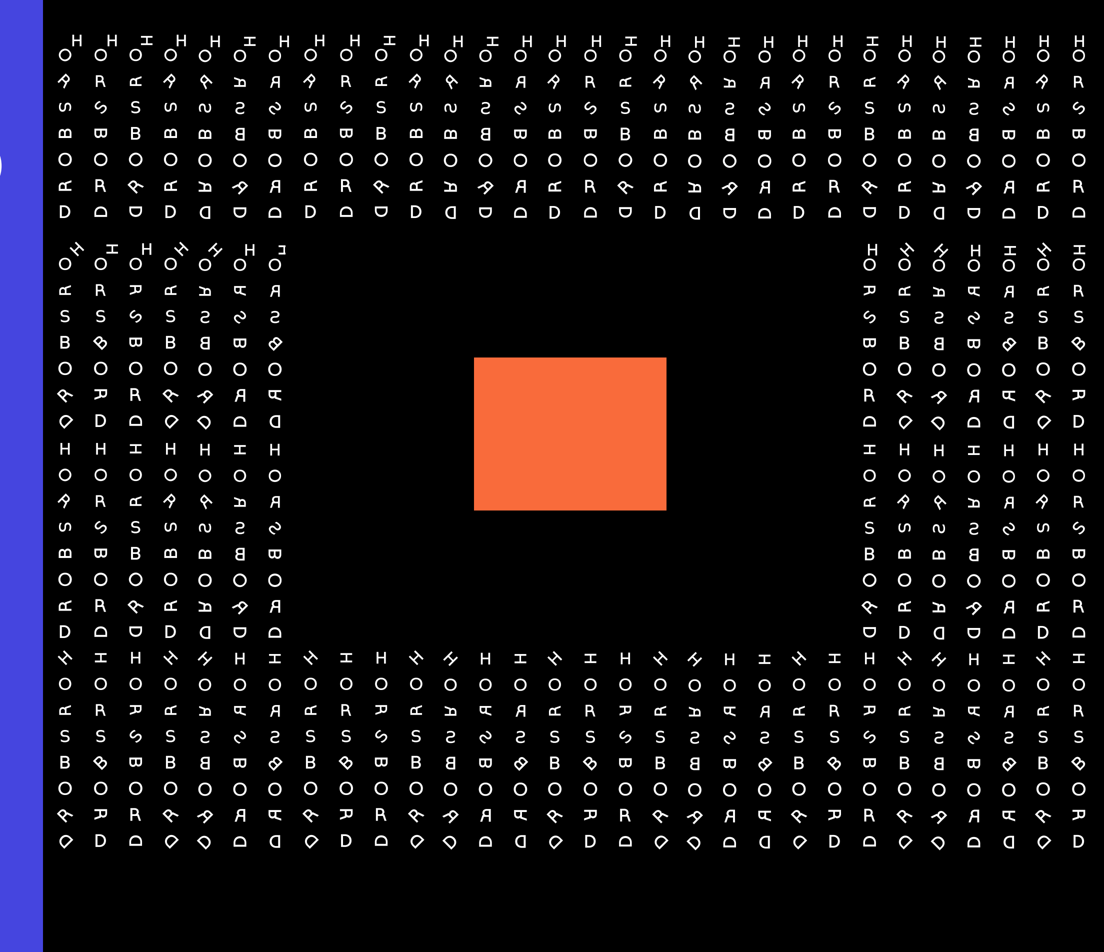
FESTIVAL DES CULTURES ÉLECTRONIQUES

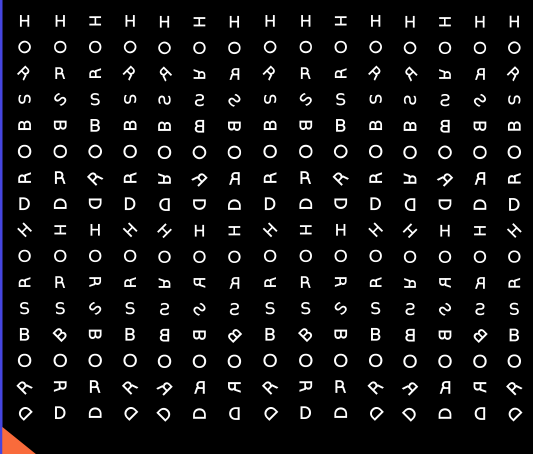
Bordeaux, Bassins à flot

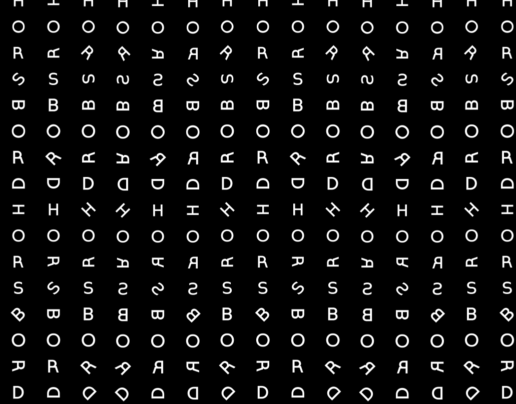
20 - 21 - 22 MAI 2016

PANTHA DU PRINCE
presents THE TRIAD (Live A/V)
LEON VYNEHALL
WHOMADEWHO (Live)
SESSION VICTIM (Live)
JEREMY UNDERGROUND
AWESOME TAPES FROM AFRICA
PARADIS DJ SET
MAX GRAEF
BABE (Live)
MAD REY (Live)
SYRACUSE (Live)
BONNIE BANANE
LENPARROT
AGAR AGAR (Live)
D.K.
RAPHAEL FRAGIL
VADIM SVOBODA (Live)
SACHA MAMBO
COLLECTIF TPLT
LEROY WASHINGTON
L'ORANGEADE

VRIL (Live)
ANTIGONE
LONER
LEGOWELT (Live)
HUERCO S
ROUTE 8
MALL GRAB
MAARIUS
BARON

































Scénographie : Charl et Just - Graphisme : Atelier Calmos. Partenaires techniques : Conkrete Live, Covergarden, Pantilt Lighting, Newloc Backline, EFB Communication, Les Experts sécurité.